

Le Dernier Jour d'un Condamne

Victor Hugo

The Project Gutenberg EBook of Le Dernier Jour d'un Condamne, by Victor Hugo

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Dernier Jour d'un Condamne

Author: Victor Hugo

Release Date: November, 2004 [EBook #6838]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on February 1, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE *****

Produced by Laurent Le Guillou <leguillou.laurent@free.fr>. Image files courtesy of the Bibliotheque Nationale de France gallica.bnf.fr.

Title: Le Dernier Jour d'un Condamné
Encoding: ISO-8859-1
Source:
Victor Hugo (1802-1885),
"Oeuvres Complètes de Victor Hugo",
Tome XIX, Roman II,
Paris, J. Hetzel & Cie, 18, rue Jacob,
et A. Quantin & Cie, Fbrg Saint-Benoit, 7,
1881.

OEUVRES COMPLETES

DE

VICTOR HUGO

XIX

ROMAN II

EDITION DEFINITIVE D'APRES LES MANUSCRITS ORIGINAUX

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

Preface de 1832

Il n'y avait en tête des premières éditions de cet ouvrage, publié d'abord sans nom d'auteur, que les quelques lignes qu'on va lire :

"Il y a deux manières de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu, en effet, une liasse de papiers jaunes et inégaux sur lesquels on a trouvé, enregistrées une à une, les dernières pensées d'un misérable ; ou il s'est rencontré un homme, un rêveur occupé à observer la nature au profit de l'art, un philosophe, un poète, que sais-je ? dont cette idée a été la fantaisie, qui l'a prise ou plutôt s'est laissé prendre par elle, et n'a pu s'en débarrasser qu'en la jetant dans un livre."

"De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra."

Comme on le voit, à l'époque où ce livre fut publié, l'auteur ne jugea pas à propos de dire des lors toute sa pensée. Il aimait mieux attendre qu'elle fut comprise et voir si elle le serait. Elle l'a été. L'auteur aujourd'hui peut démasquer l'idée politique, l'idée sociale, qu'il avait voulu populariser sous cette innocente et candide forme littéraire. Il déclare donc, ou plutôt il avoue hautement que Le Dernier Jour d'un Condamné n'est autre chose qu'un plaidoyer, direct

ou indirect, comme on voudra, pour l'abolition de la peine de mort. Ce qu'il a eu dessein de faire, ce qu'il voudrait que la posterite vit dans son oeuvre, si jamais elle s'occupe de si peu, ce n'est pas la defense speciale, et toujours facile, et toujours transitoire, de tel ou tel criminel choisi, de tel ou tel accuse d'election ; c'est la plaidoirie generale et permanente pour tous les accuses presents et a venir ; c'est le grand point de droit de l'humanite allegue et plaide a toute voix devant la societe, qui est la grande cour de cassation ; c'est cette supreme fin de non-recevoir, abhorrescere a sanguine, construite a tout jamais en avant de tous les proces criminels ; c'est la sombre et fatale question qui palpite obscurément au fond de toutes les causes capitales sous les triples epaisseurs de pathos dont l'enveloppe la rhetorique sanglante des gens du roi ; c'est la question de vie et de mort, dis-je, deshallee, denudee, depouillee des entortillages sonores du parquet, brutalement mise au jour, et posee ou il faut qu'on la voie, ou il faut qu'elle soit, ou elle est reellement, dans son vrai milieu, dans son milieu horrible, non au tribunal, mais a l'echafaud, non chez le juge, mais chez le bourreau.

Voila ce qu'il a voulu faire. Si l'avenir lui decernait un jour la gloire de l'avoir fait, ce qu'il n'ose esperer, il ne voudrait pas d'autre couronne.

Il le declare donc, et il le repete, il occupe, au nom de tous les accuses possibles, innocents ou coupables, devant toutes les cours, tous les pretoires, tous les jurys, toutes les justices. Ce livre est adresse a quiconque juge. Et pour que le plaidoyer soit aussi vaste que la cause, il a du, et c'est pour cela que *Le Dernier Jour d'un Condamne* est ainsi fait, elaguer de toutes parts dans son sujet le contingent, l'accident, le particulier, le special, le relatif, le modifiable, l'episode, l'anecdote, l'evenement, le nom propre, et se borner (si c'est la se borner) a plaider la cause d'un condamne quelconque, execute un jour quelconque, pour un crime quelconque. Heureux si, sans autre outil que sa pensee, il a fouille assez avant pour faire saigner un coeur sous l'oes triplex du magistrat ! heureux s'il a rendu pitoyables ceux qui se croient justes ! heureux si, a force de creuser dans le juge, il a reussi quelquefois a y retrouver un homme !

Il y a trois ans, quand ce livre parut, quelques personnes imaginerent que cela valait la peine d'en contester l'idee a l'auteur. Les uns supposerent un livre anglais, les autres un livre americain. Singuliere manie de chercher a mille lieues les origines des choses, et de faire couler des sources du Nil le ruisseau qui lave votre rue ! Helas ! il n'y a en ceci ni livre anglais, ni livre americain, ni livre chinois. L'auteur a pris l'idee du *Dernier Jour d'un Condamne*, non dans un livre, il n'a pas l'habitude d'aller chercher ses idees si loin, mais la ou vous pouviez tous la prendre, ou vous l'aviez prise peut-etre (car qui n'a fait ou reve dans son esprit *Le Dernier Jour d'un Condamne* ?), tout bonnement sur la place publique, sur la place de Greve.

C'est la qu'un jour en passant il a ramasse cette idee fatale, gisante dans une mare de sang sous les rouges moignons de la guillotine.

Depuis, chaque fois qu'au gre des funebres jeudis de la cour de cassation, il arrivait un de ces jours ou le cri d'un arret de mort se fait dans Paris, chaque fois que l'auteur entendait passer sous ses fenetres ces hurlements enrues qui ameument des spectateurs pour la

Greve, chaque fois, la douloureuse idee lui revenait, s'emparait de lui, lui emplissait la tete de gendarmes, de bourreaux et de foule, lui expliquait heure par heure les dernieres souffrances du miserable agonisant, -- en ce moment on le confesse, en ce moment on lui coupe les cheveux, en ce moment on lui lie les mains, -- le sommait, lui pauvre poete, de dire tout cela a la societe, qui fait ses affaires pendant que cette chose monstrueuse s'accomplit, le pressait, le poussait, le secouait, lui arrachait ses vers de l'esprit, s'il etait en train d'en faire, et les tuait a peine ebauches, barrait tous ses travaux, se mettait en travers de tout, l'investissait, l'obsedait, l'assiegeait. C'etait un supplice, un supplice qui commencait avec le jour, et qui durait, comme celui du miserable qu'on torturait au meme moment, jusqu'a quatre heures. Alors seulement, une fois le ponens caput expiravit crie par la voix sinistre de l'horloge, l'auteur respirait et retrouvait quelque liberte d'esprit. Un jour enfin, c'etait, a ce qu'il croit, le lendemain de l'execution d'Ulrich, il se mit a ecrire ce livre. Depuis lors il a ete soulage. Quand un de ces crimes publics, qu'on nomme executions judiciaires, a ete commis, sa conscience lui a dit qu'il n'en etait plus solidaire ; et il n'a plus senti a son front cette goutte de sang qui rejaillit de la Greve sur la tete de tous les membres de la communaute sociale.

Toutefois, cela ne suffit pas. Se laver les mains est bien, empecher le sang de couler serait mieux.

Aussi ne connaîtrait-il pas de but plus eleve, plus saint, plus auguste que celui-la : concourir a l'abolition de la peine de mort. Aussi est-ce du fond du coeur qu'il adhere aux voeux et aux efforts des hommes genereux de toutes les nations qui travaillent depuis plusieurs annees a jeter bas l'arbre patibulaire, le seul arbre que les revolutions ne deracinent pas. C'est avec joie qu'il vient a son tour, lui chetif, donner son coup de cognée, et elargir de son mieux l'entaille que Beccaria a faite, il y a soixante-six ans, au vieux gibet dresse depuis tant de siecles sur la chretiente.

Nous venons de dire que l'echafaud est le seul edifice que les revolutions ne demolissent pas. Il est rare, en effet, que les revolutions soient sobres de sang humain, et, venues qu'elles sont pour emonder, pour ebrancher, pour eteter la societe, la peine de mort est une des serpes dont elles se dessaisissent le plus malaisement.

Nous l'avouerons cependant, si jamais revolution nous parut digne et capable d'abolir la peine de mort, c'est la revolution de juillet. Il semble, en effet, qu'il appartenait au mouvement populaire le plus clement des temps modernes de raturer la penalite barbare de Louis XI, de Richelieu et de Robespierre, et d'inscrire au front de la loi l'inviolabilite de la vie humaine. 1830 meritait de briser le couperet de 93.

Nous l'avons espere un moment. En aout 1830, il y avait tant de generosite dans l'air, un tel esprit de douceur et de civilisation flottait dans les masses, on se sentait le coeur si bien epanoui par l'approche d'un bel avenir, qu'il nous sembla que la peine de mort etait abolie de droit, d'emblee, d'un consentement tacite et unanime, comme le reste des choses mauvaises qui nous avaient genes. Le peuple venait de faire un feu de joie des guenilles de l'ancien regime. Celle-la etait la guenille sanglante. Nous la crumes dans le tas. Nous la crumes brulee comme les autres. Et pendant quelques semaines, confiant et credule, nous eumes foi pour l'avenir a l'inviolabilite de

la vie, comme a l'inviolabilite de la liberte.

Et en effet deux mois s'etaient a peine ecoules qu'une tentative fut faite pour resoudre en realite legale l'utopie sublime de Cesar Bonesana.

Malheureusement, cette tentative fut gauche, maladroite, presque hypocrite, et faite dans un autre interet que l'interet general.

Au mois d'octobre 1830, on se le rappelle, quelques jours apres avoir ecarte par l'ordre du jour la proposition d'ensevelir Napoleon sous la colonne, la Chambre tout entiere se mit a pleurer et a bramer. La question de la peine de mort fut mise sur le tapis, nous allons dire quelques lignes plus bas a quelle occasion ; et alors il sembla que toutes ces entrailles de legislators etaient prises d'une subite et merveilleuse misericorde. Ce fut a qui parlerait, a qui gemirait, a qui leverait les mains au ciel. La peine de mort, grand Dieu ! quelle horreur ! Tel vieux procureur general, blanchi dans la robe rouge, qui avait mange toute sa vie le pain trempé de sang des requisitoires, se composa tout a coup un air piteux et attesta les dieux qu'il etait indigne de la guillotine. Pendant deux jours la tribune ne desemplit pas de harangueurs en pleureuses. Ce fut une lamentation, une myriologie, un concert de psaumes lugubres, un Super flumina Babylonis, un Stabat mater dolorosa, une grande symphonie en ut, avec choeurs, executee par tout cet orchestre d'orateurs qui garnit les premiers bancs de la Chambre, et rend de si beaux sons dans les grands jours. Tel vint avec sa basse, tel avec son fausset. Rien n'y manqua. La chose fut on ne peut plus pathetique et pitoyable. La seance de nuit surtout fut tendre, paterne et dechirante comme un cinquieme acte de Lachaussee. Le bon public, qui n'y comprenait rien, avait les larmes aux yeux. [Note : Nous ne pretendons pas envelopper dans le meme dedain tout ce qui a ete dit a cette occasion a la Chambre. Il s'est bien prononce ca et la quelques belles et dignes paroles. Nous avons applaudi, comme tout le monde, au discours grave et simple de M. de Lafayette et, dans une autre nuance, a la remarquable improvisation de M. Villemain.]

De quoi s'agissait-il donc ? d'abolir la peine de mort ?

Oui et non.

Voici le fait :

Quatre hommes du monde, quatre hommes comme il faut, de ces hommes qu'on a pu rencontrer dans un salon, et avec qui peut-etre on a echange quelques paroles polies ; quatre de ces hommes, dis-je, avaient tente, dans les hautes regions politiques, un de ces coups hardis que Bacon appelle crimes, et que Machiavel appelle entreprises. Or, crime ou entreprise, la loi, brutale pour tous, punit cela de mort. Et les quatre malheureux etaient la, prisonniers, captifs de la loi, gardes par trois cents cocardes tricolores sous les belles ogives de Vincennes. Que faire et comment faire ? Vous comprenez qu'il est impossible d'envoyer a la Greve, dans une charrette, ignoblement lies avec de grosses cordes, dos a dos avec ce fonctionnaire qu'il ne faut pas seulement nommer, quatre hommes comme vous et moi, quatre hommes du monde ? Encore s'il y avait une guillotine en acajou !

He ! il n'y a qu'a abolir la peine de mort !

Et la-dessus, la Chambre se met en besogne.

Remarquez, messieurs, qu'hier encore vous traitiez cette abolition d'utopie, de theorie, de reve, de folie, de poesie. Remarquez que ce n'est pas la premiere fois qu'on cherche a appeler votre attention sur la charrette, sur les grosses cordes et sur l'horrible machine ecarlate, et qu'il est etrange que ce hideux attirail vous saute ainsi aux yeux tout a coup.

Bah ! c'est bien de cela qu'il s'agit ! Ce n'est pas a cause de vous, peuple, que nous abolissons la peine de mort, mais a cause de nous, deputes qui pouvons etre ministres. Nous ne voulons pas que la mecanique de Guillotin morde les hautes classes. Nous la brisons. Tant mieux si cela arrange tout le monde, mais nous n'avons songe qu'a nous. Ucalegon brule. Eteignons le feu. Vite, supprimons le bourreau, biffons le code.

Et c'est ainsi qu'un alliage d'egoisme altere et denature les plus belles combinaisons sociales. C'est la veine noire dans le marbre blanc ; elle circule partout, et apparait a tout moment a l'improviste sous le ciseau. Votre statue est a refaire.

Certes, il n'est pas besoin que nous le declarions ici, nous ne sommes pas de ceux qui reclamaient les tetes des quatre ministres. Une fois ces infortunes arretes, la colere indignee que nous avait inspiree leur attentat s'est changee, chez nous comme chez tout le monde, en une profonde pitie. Nous avons songe aux prejuges d'education de quelques-uns d'entre eux, au cerveau peu developpe de leur chef, relaps fanatique et obstine des conspirations de 1804, blanchi avant l'age sous l'ombre humide des prisons d'Etat, aux necessites fatales de leur position commune, a l'impossibilite d'enrayer sur cette pente rapide ou la monarchie s'etait lancee elle-meme a toute bride le 8 aout 1829, a l'influence trop peu calculee par nous jusqu'alors de la personne royale, surtout a la dignite que l'un d'entre eux repandait comme un manteau de pourpre sur leur malheur. Nous sommes de ceux qui leur souhaitaient bien sincerement la vie sauve, et qui etaient prêts a se devouer pour cela. Si jamais, par impossible, leur echafaud eut ete dresse un jour en Greve, nous ne doutons pas, et si c'est une illusion nous voulons la conserver, nous ne doutons pas qu'il n'y eut eu une emeute pour le renverser, et celui qui ecrit ces lignes eut ete de cette sainte emeute. Car, il faut bien le dire aussi, dans les crises sociales, de tous les echafauds, l'echafaud politique est le plus abominable, le plus funeste, le plus veneneux, le plus necessaire a extirper. Cette espece de guillotine-la prend racine dans le pave, et en peu de temps repousse de bouture sur tous les points du sol.

En temps de revolution, prenez garde a la premiere tete qui tombe. Elle met le peuple en appetit.

Nous etions donc personnellement d'accord avec ceux qui voulaient epargner les quatre ministres, et d'accord de toutes manieres, par les raisons sentimentales comme par les raisons politiques. Seulement, nous eussions mieux aime que la Chambre choisit une autre occasion pour proposer l'abolition de la peine de mort.

Si on l'avait proposee, cette souhaitable abolition, non a propos de quatre ministres tombes des Tuileries a Vincennes, mais a propos du premier voleur de grands chemins venu, a propos d'un de ces miserables que vous regardez a peine quand ils passent pres de vous dans la rue,

auxquels vous ne parlez pas, dont vous évitez instinctivement le coudoisement poudreux ; malheureux dont l'enfance déguenillée a couru pieds nus dans la boue des carrefours, grelottant l'hiver au rebord des quais, se chauffant au soupirail des cuisines de M. Vefour chez qui vous dinez, deterrant ça et là une croute de pain dans un tas d'ordures et l'essuyant avant de la manger, grattant tout le jour le ruisseau avec un clou pour y trouver un liard, n'ayant d'autre amusement que le spectacle gratis de la fête du roi et les exécutions en Greve, cet autre spectacle gratis ; pauvres diables, que la faim pousse au vol, et le vol au reste ; enfants déshérités d'une société marâtre, que la maison de force prend à douze ans, le bain à dix-huit, l'échafaud à quarante ; infortunes qu'avec une école et un atelier vous auriez pu rendre bons, moraux, utiles, et dont vous ne savez que faire, les versant, comme un fardeau inutile, tantôt dans la rouge fourmière de Toulon, tantôt dans le muet enclos de Clamart, leur retranchant la vie après leur avoir ôté la liberté ; si c'eût été à propos d'un de ces hommes que vous eussiez proposé d'abolir la peine de mort, oh ! alors, votre séance eût été vraiment digne, grande, sainte, majestueuse, vénérable. Depuis les augustes pères de Trente invitant les hérétiques au concile au nom des entrailles de Dieu, per viscera Dei, parce qu'on espère leur conversion, quoniam sancta synodus sperat hereticorum conversionem, jamais assemblée d'hommes n'aurait présentée au monde spectacle plus sublime, plus illustre et plus miséricordieux. Il a toujours appartenu à ceux qui sont vraiment forts et vraiment grands d'avoir souci du faible et du petit. Un conseil de brahmanes serait beau prenant en main la cause du paria. Et ici, la cause du paria, c'était la cause du peuple. En abolissant la peine de mort, à cause de lui et sans attendre que vous fussiez intéressés dans la question, vous faisiez plus qu'une œuvre politique, vous faisiez une œuvre sociale.

Tandis que vous n'avez pas même fait une œuvre politique en essayant de l'abolir, non pour l'abolir, mais pour sauver quatre malheureux ministres pris la main dans le sac des coups d'État !

Qu'est-il arrivé ? c'est que, comme vous n'étiez pas sincères, on a été défiant. Quand le peuple a vu qu'on voulait lui donner le change, il s'est fâché contre toute la question en masse, et, chose remarquable ! il a pris fait et cause pour cette peine de mort dont il supporte pourtant tout le poids. C'est votre maladresse qui l'a amené là. En abordant la question de biais et sans franchise, vous l'avez compromise pour longtemps. Vous jouiez une comédie. On l'a sifflée.

Cette farce pourtant, quelques esprits avaient eu la bonté de la prendre au sérieux. Immédiatement après la fameuse séance, ordre avait été donné aux procureurs généraux, par un garde des sceaux honnête homme, de suspendre indéfiniment toutes exécutions capitales. C'était en apparence un grand pas. Les adversaires de la peine de mort respirèrent. Mais leur illusion fut de courte durée.

Le procès des ministres fut mené à fin. Je ne sais quel arrêt fut rendu. Les quatre vies furent épargnées. Ham fut choisi comme juste milieu entre la mort et la liberté. Ces divers arrangements une fois faits, toute peur s'évanouit dans l'esprit des hommes d'État dirigeants, et, avec la peur, l'humanité s'en alla. Il ne fut plus question d'abolir le supplice capital ; et une fois qu'on n'eut plus besoin d'elle, l'utopie redevint utopie, la théorie, théorie, la poésie, poésie !

Il y avait pourtant toujours dans les prisons quelques malheureux condamnés vulgaires qui se promenaient dans les preaux depuis cinq ou six mois, respirant l'air, tranquilles désormais, surs de vivre, prenant leur sursis pour leur grâce. Mais attendez.

Le bourreau, a vrai dire, avait eu grand'peur. Le jour où il avait entendu nos faiseurs de lois parler humanité, philanthropie, progrès, il s'était cru perdu. Il s'était caché, le misérable, il s'était blotti sous sa guillotine, mal à l'aise au soleil de juillet comme un oiseau de nuit en plein jour, tâchant de se faire oublier, se bouchant les oreilles et n'osant souffler. On ne le voyait plus depuis six mois. Il ne donnait plus signe de vie. Peu à peu cependant il s'était rassuré dans ses ténèbres. Il avait écouté du côté des Chambres et n'avait plus entendu prononcer son nom. Plus de ces grands mots sonores dont il avait eu si grande frayeur. Plus de commentaires déclamatoires du Traité des Délits et des Peines. On s'occupait de toute autre chose, de quelque grave intérêt social, d'un chemin vicinal, d'une subvention pour l'Opéra-Comique, ou d'une saignée de cent mille francs sur un budget apoplectique de quinze cents millions. Personne ne songeait plus à lui, coupe-tête. Ce que voyant, l'homme se tranquillise, il met sa tête hors de son trou, et regarde de tous côtés ; il fait un pas, puis deux, comme je ne sais plus quelle souris de La Fontaine, puis il se hasarde à sortir tout à fait de dessous son échafaudage, puis il saute dessus, le raccommode, le restaure, le fourbit, le caresse, le fait jouer, le fait reluire, se remet à suifer la vieille mécanique rouillée que l'oisiveté détraquait ; tout à coup il se retourne, saisit au hasard par les cheveux dans la première prison venue un de ces infortunés qui comptaient sur la vie, le tire à lui, le dépouille, l'attache, le boucle, et voilà les exécutions qui recommencent.

Tout cela est affreux, mais c'est de l'histoire.

Oui, il y a eu un sursis de six mois accordé à de malheureux captifs, dont on a gratuitement aggravé la peine de cette façon en les faisant reprendre à la vie ; puis, sans raison, sans nécessité, sans trop savoir pourquoi, pour le plaisir, on a un beau matin révoqué le sursis et l'on a remis froidement toutes ces créatures humaines en coupe réglée. Eh ! mon Dieu ! je vous le demande, qu'est-ce que cela nous faisait à tous que ces hommes vecussent ? Est-ce qu'il n'y a pas en France assez d'air à respirer pour tout le monde ?

Pour qu'un jour un misérable commis de la chancellerie, à qui cela était égal, se soit levé de sa chaise en disant : -- Allons ! personne ne songe plus à l'abolition de la peine de mort. Il est temps de se remettre à guillotiner ! -- il faut qu'il se soit passé dans le cœur de cet homme-là quelque chose de bien monstrueux.

Du reste, disons-le, jamais les exécutions n'ont été accompagnées de circonstances plus atroces que depuis cette révocation du sursis de juillet, jamais l'anecdote de la Grève n'a été plus revoltante et n'a mieux prouvé l'exécration de la peine de mort. Ce redoublement d'horreur est le juste châtiment des hommes qui ont remis le code du sang en vigueur. Qu'ils soient punis par leur œuvre. C'est bien fait.

Il faut citer ici deux ou trois exemples de ce que certaines exécutions ont eu d'épouvantable et d'impie. Il faut donner mal aux nerfs aux femmes des procureurs du roi. Une femme, c'est quelquefois

une conscience.

Dans le midi, vers la fin du mois de septembre dernier, nous n'avons pas bien présents à l'esprit le lieu, le jour, ni le nom du condamné, mais nous les retrouverons si l'on conteste le fait, et nous croyons que c'est à Pamiers ; vers la fin de septembre donc, on vient trouver un homme dans sa prison, où il jouait tranquillement aux cartes : on lui signifie qu'il faut mourir dans deux heures, ce qui le fait trembler de tous ses membres, car, depuis six mois qu'on l'oubliait, il ne comptait plus sur la mort ; on le rase, on le tond, on le garrotte, on le confesse ; puis on le brouette entre quatre gendarmes, et à travers la foule, au lieu de l'exécution. Jusqu'ici rien que de simple. C'est comme cela que cela se fait. Arrive à l'échafaud, le bourreau le prend au prétre, l'emporte, le ficelle sur la bascule, l'enfourne, je me sers ici du mot d'argot, puis il lâche le couperet. Le lourd triangle de fer se détache avec peine, tombe en cahotant dans ses rainures, et, voici l'horrible qui commence, entaille l'homme sans le tuer. L'homme pousse un cri affreux. Le bourreau, déconcerté, relève le couperet et le laisse retomber. Le couperet mord le cou du patient une seconde fois, mais ne le tranche pas. Le patient hurle, la foule aussi. Le bourreau rehisse encore le couperet, esperant mieux du troisième coup. Point. Le troisième coup fait jaillir un troisième ruisseau de sang de la nuque du condamné, mais ne fait pas tomber la tête. Abregeons. Le couteau remonta et retomba cinq fois, cinq fois il entama le condamné, cinq fois le condamné hurla sous le coup et secoua sa tête vivante en criant grâce ! Le peuple indigné prit des pierres et se mit dans sa justice à lapider le misérable bourreau. Le bourreau s'enfuit sous la guillotine et s'y tapit derrière les chevaux des gendarmes. Mais vous n'êtes pas au bout. Le supplicie, se voyant seul sur l'échafaud, s'était redressé sur la planche, et là, debout, effroyable, ruisselant de sang, soutenant sa tête à demi coupée qui pendait sur son épaule, il demandait avec de faibles cris qu'on vint le détacher. La foule, pleine de pitié, était sur le point de forcer les gendarmes et de venir à l'aide du malheureux qui avait subi cinq fois son arrêt de mort. C'est en ce moment-là qu'un valet du bourreau, jeune homme de vingt ans monte sur l'échafaud, dit au patient de se tourner pour qu'il le délie, et, profitant de la posture du mourant qui se livrait à lui sans défiance, saute sur son dos et se met à lui couper péniblement ce qui lui restait de cou avec je ne sais quel couteau de boucher. Cela s'est fait. Cela s'est vu. Oui.

Aux termes de la loi, un juge a dû assister à cette exécution. D'un signe il pouvait tout arrêter. Que faisait-il donc au fond de sa voiture, cet homme pendant qu'on massacrait un homme ? Que faisait ce punisseur d'assassins, pendant qu'on assassinait en plein jour, sous ses yeux, sous le souffle de ses chevaux, sous la vitre de sa portière ?

Et le juge n'a pas été mis en jugement ! et le bourreau n'a pas été mis en jugement ! Et aucun tribunal ne s'est enquis de cette monstrueuse extermination de toutes les lois sur la personne sacrée d'une créature de Dieu !

Au dix-septième siècle, à l'époque de barbarie du code criminel, sous Richelieu, sous Christophe Fouquet, quand M. de Chalais fut mis à mort devant le Bouffay de Nantes par un soldat maladroit qui, au lieu d'un coup d'épée, lui donna trente-quatre coups [Note : La Porte dit vingt-deux, mais Aubery dit trente-quatre. M. de Chalais cria jusqu'au vingtième.] d'une doloire de tonnelier, du moins cela parut-il

irregulier au parlement de Paris : il y eut enquete et proces, et si Richelieu ne fut pas puni, si Christophe Fouquet ne fut pas puni, le soldat le fut. Injustice sans doute, mais au fond de laquelle il y avait de la justice.

Ici, rien. La chose a eu lieu apres juillet, dans un temps de douces moeurs et de progres, un an apres la celebre lamentation de la Chambre sur la peine de mort. Eh bien ! le fait a passe absolument inapercu. Les journaux de Paris l'ont publie comme une anecdote. Personne n'a ete inquiete. On a su seulement que la guillotine avait ete disloquee expres par quelqu'un qui voulait nuire a l'executeur des hautes oeuvres. C'etait un valet du bourreau, chasse par son maitre, qui, pour se venger, lui avait fait cette malice.

Ce n'etait qu'une espieglerie. Continuons.

A Dijon, il y a trois mois, on a mene au supplice une femme. (Une femme !) Cette fois encore, le couteau du docteur Guillotin a mal fait son service. La tete n'a pas ete tout a fait coupee. Alors les valets de l'executeur se sont atteles aux pieds de la femme, et a travers les hurlements de la malheureuse, et a force de tiraillements et de soubresauts, ils lui ont separe la tete du corps par arrachement.

A Paris, nous revenons au temps des executions secretes. Comme on n'ose plus decapiter en Greve depuis juillet, comme on a peur, comme on est lache, voici ce qu'on fait. On a pris dernièrement a Bicetre un homme, un condamne a mort, un nomme Desandrieux, je crois ; on l'a mis dans une espee de panier traine sur deux roues, clos de toutes parts, cadenas et verrouille ; puis, un gendarme en tete, un gendarme en queue, a petit bruit et sans foule, on a ete deposer le paquet a la barriere deserte de Saint-Jacques. Arrives la, il etait huit heures du matin, a peine jour, il y avait une guillotine toute fraiche dressee et pour public quelque douzaine de petits garcons groupes sur les tas de pierres voisins autour de la machine inattendue ; vite, on a tire l'homme du panier, et, sans lui donner le temps de respirer, furtivement, sournoisement, honteusement, on lui a escamote sa tete. Cela s'appelle un acte public et solennel de haute justice. Infame derision !

Comment donc les gens du roi comprennent-ils le mot civilisation ? Ou en sommes-nous ? La justice ravalee aux stratagemes et aux supercheries ! la loi aux expedients ! monstrueux !

C'est donc une chose bien redoutable qu'un condamne a mort, pour que la societe le prenne en traitre de cette facon !

Soyons juste pourtant, l'exécution n'a pas ete tout a fait secreta. Le matin on a crie et vendu comme de coutume l'arret de mort dans les carrefours de Paris. Il paraît qu'il y a des gens qui vivent de cette vente. Vous entendez ? du crime d'un infortune, de son chatiment, de ses tortures, de son agonie, on fait une denree, un papier qu'on vend un sou. Concevez-vous rien de plus hideux que ce sou, vert de grise dans le sang ? Qui est-ce donc qui le ramasse ?

Voila assez de faits. En voila trop. Est-ce que tout cela n'est pas horrible ?

Qu'avez-vous a alleguer pour la peine de mort ?

Nous faisons cette question serieusement : nous la faisons pour qu'on y reponde : nous la faisons aux criminalistes, et non aux lettres bavards. Nous savons qu'il y a des gens qui prennent l'excellence de la peine de mort pour texte a paradoxe comme tout autre theme. Il y en a d'autres qui n'aiment la peine de mort que parce qu'ils haissent tel ou tel qui l'attaque. C'est pour eux une question quasi litteraire, une question de personnes, une question de noms propres. Ceux-la sont les envieux, qui ne font pas plus faute aux bons jurisconsultes qu'aux grands artistes. Les Joseph Grippa ne manquent pas plus aux Filangieri que les Torregiani aux Michel-Ange et les Scudery aux Corneille.

Ce n'est pas a eux que nous nous adressons, mais aux hommes de loi proprement dits, aux dialecticiens, aux raisonneurs, a ceux qui aiment la peine de mort pour la peine de mort, pour sa beaute, pour sa bonte, pour sa grace.

Voyons, qu'ils donnent leurs raisons.

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort necessaire. D'abord, -- parce qu'il importe de retrancher de la communaute sociale un membre qui lui a deja nui et qui pourrait lui nuire encore. -- S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpetuelle suffirait. A quoi bon la mort ? Vous objectez qu'on peut s'echapper d'une prison ? faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas a la solidite des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des menageries ?

Pas de bourreau ou le geolier suffit.

Mais, reprend-on, -- il faut que la societe se venge, que la societe punisse. -- Ni l'un, ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu.

La societe est entre deux. Le chatiment est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand et de si petit ne lui sied. Elle ne doit pas "punir pour se venger" ; elle doit corriger pour ameliorer. Transformez de cette facon la formule des criminalistes, nous la comprenons et nous y adherons.

Reste la troisieme et derniere raison, la theorie de l'exemple. -- Il faut faire des exemples ! il faut epouvanter par le spectacle du sort reserve aux criminels ceux qui seraient tentes de les imiter ! Voila bien a peu pres textuellement la phrase eternelle dont tous les requisitoires des cinq cents parquets de France ne sont que des variations plus ou moins sonores. Eh bien ! nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. Loin d'edifier le peuple, il le demoralise, et ruine en lui toute sensibilite, partant toute vertu. Les preuves abondent, et encombreraient notre raisonnement si nous voulions en citer. Nous signalerons pourtant un fait entre mille, parce qu'il est le plus recent. Au moment ou nous ecrivons, il n'a que dix jours de date. Il est du 5 mars, dernier jour du carnaval. A Saint-Pol, immediatement apres l'execution d'un incendiaire nomme Louis Camus, une troupe de masques est venue danser autour de l'echafaud encore fumant. Faites donc des exemples ! le mardi gras vous rit au nez.

Que si, malgre l'experience, vous tenez a votre theorie routiniere de l'exemple, alors rendez-nous le seizieme siecle, soyez vraiment formidables, rendez-nous la variete des supplices, rendez-nous Farinacci, rendez-nous les tourmenteurs-jures, rendez-nous le gibet,

la roue, le bucher, l'estrapade, l'essorillement, l'ecartèlement, la fosse à enfouir vif, la cuve à bouillir vif ; rendez-nous, dans tous les carrefours de Paris, comme une boutique de plus ouverte parmi les autres, le hideux étal du bourreau, sans cesse garni de chair fraîche. Rendez-nous Montfaucon, ses seize piliers de pierre, ses brutes assises, ses caves à ossements, ses poutres, ses crocs, ses chaînes, ses brochettes de squelettes, son éminence de plâtre tachetée de corbeaux, ses potences succursales, et l'odeur du cadavre que par le vent du nord-est il répand à larges bouffées sur tout le faubourg du Temple. Rendez-nous dans sa permanence et dans sa puissance ce gigantesque apprentis du bourreau de Paris. À la bonne heure ! Voilà de l'exemple en grand. Voilà de la peine de mort bien comprise. Voilà un système de supplices qui a quelque proportion. Voilà qui est horrible, mais qui est terrible.

Ou bien faites comme en Angleterre. En Angleterre, pays de commerce, on prend un contrebandier sur la côte de Douvres, on le pend pour l'exemple, pour l'exemple on le laisse accroché au gibet ; mais, comme les intempéries de l'air pourraient détériorer le cadavre, on l'enveloppe soigneusement d'une toile enduite de goudron, afin d'avoir à le renouveler moins souvent. O terre d'économie ! goudronner les pendus !

Cela pourtant a encore quelque logique. C'est la façon la plus humaine de comprendre la théorie de l'exemple.

Mais vous, est-ce bien sérieusement que vous croyez faire un exemple quand vous égorgiez misérablement un pauvre homme dans le recoin le plus désert des boulevards extérieurs ? En Grève, en plein jour, passe encore ; mais à la barrière Saint-Jacques ! mais à huit heures du matin ! Qui est-ce qui passe là ? Qui est-ce qui va là ? Qui est-ce qui sait que vous tuez un homme là ? Qui est-ce qui se doute que vous faites un exemple là ? Un exemple pour qui ? Pour les arbres du boulevard, apparemment.

Ne voyez-vous donc pas que vos exécutions publiques se font en tapinois ? Ne voyez-vous donc pas que vous vous cachez ? Que vous avez peur et honte de votre œuvre ? Que vous balbutiez ridiculement votre *discite justitiam moniti* ? Qu'au fond vous êtes ébranlés, interdits, inquiets, peu certains d'avoir raison, gagnés par le doute général, coupant des têtes par routine et sans trop savoir ce que vous faites ? Ne sentez-vous pas au fond du cœur que vous avez tout au moins perdu le sentiment moral et social de la mission de sang que vos prédécesseurs, les vieux parlementaires, accomplissaient avec une conscience si tranquille ? La nuit, ne retournez-vous pas plus souvent qu'eux la tête sur votre oreiller ? D'autres avant vous ont ordonné des exécutions capitales, mais ils s'estimaient dans le droit, dans le juste, dans le bien. Juvénal des Ursins se croyait un juge ; Elie de Thorrette se croyait un juge ; Laubardemont, La Reynie et Laffemas eux-mêmes se croyaient des juges ; vous, dans votre for intérieur, vous n'êtes pas bien sûrs de ne pas être des assassins !

Vous quittez la Grève pour la barrière Saint-Jacques, la foule pour la solitude, le jour pour le crépuscule. Vous ne faites plus fermement ce que vous faites. Vous vous cachez, vous dis-je !

Toutes les raisons pour la peine de mort, les voilà donc démolies. Voilà tous les syllogismes de parquets mis à néant. Tous ces copeaux de requisitoires, les voilà balayés et réduits en cendres. Le moindre

attouchement de la logique dissout tous les mauvais raisonnements.

Que les gens du roi ne viennent donc plus nous demander des têtes, a nous jures, a nous hommes, en nous adjurant d'une voix caressante au nom de la société a protéger, de la vindicte publique a assurer, des exemples a faire. Rhetorique, ampoule, et neant que tout cela ! un coup d'épingle dans ces hyperboles, et vous les desenflez. Au fond de ce doucereux verbiage, vous ne trouvez que dureté de cœur, cruauté, barbarie, envie de prouver son zèle, nécessité de gagner ses honoraires. Taisez-vous, mandarins ! Sous la patte de velours du juge on sent les ongles du bourreau.

Il est difficile de songer de sang-froid a ce que c'est qu'un procureur royal criminel. C'est un homme qui gagne sa vie a envoyer les autres a l'échafaud. C'est le pourvoyeur titulaire des places de Greve. Du reste, c'est un monsieur qui a des prétentions au style et aux lettres, qui est beau parleur ou croit l'être, qui recite au besoin un vers latin ou deux avant de conclure a la mort, qui cherche a faire de l'effet, qui interesse son amour-propre, o misere ! la ou d'autres ont leur vie engagée, qui a ses modeles a lui, ses types desesperants a atteindre, ses classiques, son Bellart, son Marchangy, comme tel poete a Racine et tel autre Boileau. Dans le debat, il tire du cote de la guillotine, c'est son role, c'est son etat. Son requisitoire, c'est son oeuvre litteraire, il le fleurit de metaphores, il le parfume de citations, il faut que cela soit beau a l'audience, que cela plaise aux dames. Il a son bagage de lieux communs encore tres neufs pour la province, ses elegances d'elocution, ses recherches, ses raffinements d'ecrivain. Il hait le mot propre presque autant que nos poetes tragiques de l'ecole de Delille. N'ayez pas peur qu'il appelle les choses par leur nom. Fi donc ! Il a pour toute idee dont la nudite vous revolterait des deguisements complets d'epithetes et d'adjectifs. Il rend M. Samson presentable. Il gaze le couperet. Il estompe la bascule. Il entortille le panier rouge dans une periphrase. On ne sait plus ce que c'est. C'est douceatre et decent. Vous le representez-vous, la nuit, dans son cabinet, elaborant a loisir et de son mieux cette harangue qui fera dresser un echafaud dans six semaines ? Le voyez-vous suant sang et eau pour emboiter la tete d'un accuse dans le plus fatal article du code ? Le voyez-vous scier avec une loi mal faite le cou d'un miserable ? Remarquez-vous comme il fait infuser dans un gachis de tropes et de synecdoches deux ou trois textes veneneux pour en exprimer et en extraire a grand-peine la mort d'un homme ? N'est-il pas vrai que, tandis qu'il ecrit, sous sa table, dans l'ombre, il a probablement le bourreau accroupi a ses pieds, et qu'il arrete de temps en temps sa plume pour lui dire, comme le maitre a son chien : -- Paix la ! paix la ! tu vas avoir ton os !

Du reste, dans la vie privée, cet homme du roi peut être un honnête homme, bon pere, bon fils, bon mari, bon ami, comme disent toutes les epitaphes du Pere-Lachaise.

Esperons que le jour est prochain ou la loi abolira ces fonctions funebres. L'air seul de notre civilisation doit dans un temps donner user la peine de mort.

On est parfois tente de croire que les defenseurs de la peine de mort n'ont pas bien reflechi a ce que c'est. Mais pesez donc un peu a la balance de quelque crime que ce soit ce droit exorbitant que la société s'arroge d'oter ce qu'elle n'a pas donne, cette peine, la plus irreparable des peines irreparables !

De deux choses l'une :

Ou l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents, sans adherents dans ce monde. Et dans ce cas, il n'a recu ni education, ni instruction, ni soins pour son esprit, ni soins pour son coeur ; et alors de quel droit tuez-vous ce miserable orphelin ? Vous le punissez de ce que son enfance a rampe sur le sol sans tige et sans tuteur ! Vous lui imputez a forfait l'isolement ou vous l'avez laisse ! De son malheur vous faites son crime ! Personne ne lui a appris a savoir ce qu'il faisait. Cet homme ignore. Sa faute est a sa destinee, non a lui. Vous frappez un innocent.

Ou cet homme a une famille ; et alors croyez-vous que le coup dont vous l'egorgez ne blesse que lui seul ? que son pere, que sa mere, que ses enfants, n'en saigneront pas ? Non. En le tuant, vous decapitez toute sa famille. Et ici encore vous frappez des innocents.

Gauche et aveugle penalite, qui, de quelque cote qu'elle se tourne, frappe l'innocent !

Cet homme, ce coupable qui a une famille, sequestrez-le. Dans sa prison, il pourra travailler encore pour les siens. Mais comment les fera-t-il vivre du fond de son tombeau ? Et songez-vous sans frissonner a ce que deviendront ces petits garcons, ces petites filles, auxquelles vous otez leur pere, c'est-a-dire leur pain ? Est-ce que vous comptez sur cette famille pour approvisionner dans quinze ans, eux le bagne, elles le musico ? Oh ! les pauvres innocents !

Aux colonies, quand un arret de mort tue un esclave, il y a mille francs d'indemnite pour le proprietaire de l'homme. Quoi ! vous dedommez le maitre, et vous n'indemnisez pas la famille ! Ici aussi ne prenez-vous pas un homme a ceux qui le possedent ? N'est-il pas, a un titre bien autrement sacre que l'esclave vis-a-vis du maitre, la propriete de son pere, le bien de sa femme, la chose de ses enfants ?

Nous avons deja convaincu votre loi d'assassinat. La voici convaincue de vol.

Autre chose encore. L'ame de cet homme, y songez-vous ? Savez-vous dans quel etat elle se trouve ? Osez-vous bien l'expedier si lestement ? Autrefois du moins, quelque foi circulait dans le peuple ; au moment supreme, le souffle religieux qui etait dans l'air pouvait amollir le plus endurci ; un patient etait en meme temps un penitent ; la religion lui ouvrait un monde au moment ou la societe lui en fermait un autre ; toute ame avait conscience de Dieu ; l'echafaud n'etait qu'une frontiere du ciel. Mais quelle esperance mettez-vous sur l'echafaud maintenant que la grosse foule ne croit plus ? maintenant que toutes les religions sont attaquees du dry-rot, comme ces vieux vaisseaux qui pourrissent dans nos ports, et qui jadis peut-etre ont decouvert des mondes ? maintenant que les petits enfants se moquent de Dieu ? De quel droit lancez-vous dans quelque chose dont vous doutez vous-memes les ames obscures de vos condamnes, ces ames telles que Voltaire et M. Pigault-Lebrun les ont faites ? Vous les livrez a votre aumonier de prison, excellent vieillard sans doute ; mais croit-il et fait-il croire ? Ne grossoie-t-il pas comme une corvee son oeuvre sublime ? Est-ce que vous le prenez pour un pretre, ce bonhomme qui coudoie le bourreau dans la charrette ? Un ecrivain

plein d'ame et de talent l'a dit avant nous : C'est une horrible chose de conserver le bourreau apres avoir ote le confesseur !

Ce ne sont la, sans doute, que des "raisons sentimentales", comme disent quelques dedaigneux qui ne prennent leur logique que dans leur tete. A nos yeux, ce sont les meilleures. Nous preferons souvent les raisons du sentiment aux raisons de la raison. D'ailleurs les deux series se tiennent toujours, ne l'oublions pas. Le Traite des Delits est greffe sur l'Esprit des Lois. Montesquieu a engendre Beccaria.

La raison est pour nous, le sentiment est pour nous, l'experience est aussi pour nous. Dans les etats modeles, ou la peine de mort est abolie, la masse des crimes capitaux suit d'annee en annee une baisse progressive. Pesez ceci.

Nous ne demandons cependant pas pour le moment une brusque et complete abolition de la peine de mort, comme celle ou s'etait si etourdiment engagee la Chambre des deputes. Nous desirons, au contraire, tous les essais, toutes les precautions, tous les tatonnements de la prudence. D'ailleurs, nous ne voulons pas seulement l'abolition de la peine de mort, nous voulons un remaniement complet de la penalite sous toutes ses formes, du haut en bas, depuis le verrou jusqu'au couperet, et le temps est un des ingredients qui doivent entrer dans une pareille oeuvre pour qu'elle soit bien faite. Nous comptons developper ailleurs, sur cette matiere, le systeme d'idees que nous croyons applicable. Mais, independamment des abolitions partielles pour le cas de fausse monnaie, d'incendie, de vols qualifies, etc., nous demandons que des a present, dans toutes les affaires capitales, le president soit tenu de poser au jury cette question : L'accuse a-t-il agi par passion ou par interet ? et que, dans le cas ou le jury repondrait : L'accuse a agi par passion, il n'y ait pas condamnation a mort. Ceci nous epargnerait du moins quelques executions revoltantes. Ulbach et Debacker seraient sauves. On ne guillotinerait plus Othello.

Au reste, qu'on ne s'y trompe pas, cette question de la peine de mort munit tous les jours. Avant peu, la societe entiere la resoudra comme nous.

Que les criminalistes les plus entetes y fassent attention, depuis un siecle la peine de mort va s'amoindrissant. Elle se fait presque douce. Signe de decrepitude. Signe de faiblesse. Signe de mort prochaine. La torture a disparu. La roue a disparu. La potence a disparu. Chose etrange ! la guillotine elle-meme est un progres.

M. Guillotin etait un philanthrope.

Oui, l'horrible Themis dentue et vorace de Farinace et de Vouglans, de Delancre et d'Isaac Loisel, de d'Oppede et de Machault, deperit. Elle maigrit. Elle se meurt.

Voila deja la Greve qui n'en veut plus. La Greve se rehabilite. La vieille buveuse de sang s'est bien conduite en juillet. Elle veut mener desormais meilleure vie et rester digne de sa derniere belle action. Elle qui s'etait prostituee depuis trois siecles a tous les echafauds, la pudeur la prend. Elle a honte de son ancien metier. Elle veut perdre son vilain nom. Elle repudie le bourreau. Elle lave son pave.

A l'heure qu'il est, la peine de mort est deja hors de Paris. Or,

disons-le bien ici, sortir de Paris c'est sortir de la civilisation.

Tous les symptômes sont pour nous. Il semble aussi qu'elle se rebute et qu'elle rechigne, cette hideuse machine, ou plutôt ce monstre fait de bois et de fer qui est à Guillotin ce que Galatée est à Pygmalion. Vues d'un certain côté, les effroyables exécutions que nous avons détaillées plus haut sont d'excellents signes. La guillotine hésite. Elle en est à manquer son coup. Tout le vieil échafaudage de la peine de mort se détache.

L'infame machine partira de France, nous y comptons, et, s'il plaît à Dieu, elle partira en boitant, car nous tâcherons de lui porter de rudes coups.

Qu'elle aille demander l'hospitalité ailleurs, à quelque peuple barbare, non à la Turquie, qui se civilise, non aux sauvages, qui ne voudraient pas d'elle [Le "parlement" d'Otaïhiti vient d'abolir la peine de mort.] ; mais qu'elle descende quelques échelons encore de l'échelle de la civilisation, qu'elle aille en Espagne ou en Russie.

L'édifice social du passé reposait sur trois colonnes, le prêtre, le roi, le bourreau. Il y a déjà longtemps qu'une voix a dit : Les dieux s'en vont ! Dernièrement une autre voix s'est élevée et a crié : Les rois s'en vont ! Il est temps maintenant qu'une troisième voix s'élève et dise : Le bourreau s'en va !

Ainsi l'ancienne société sera tombée pierre à pierre ; ainsi la providence aura complété l'écroulement du passé.

À ceux qui ont regretté les dieux, on a pu dire : Dieu reste. À ceux qui regrettent les rois, on peut dire : la patrie reste. À ceux qui regretteraient le bourreau, on n'a rien à dire.

Et l'ordre ne disparaîtra pas avec le bourreau ; ne le croyez point. La route de la société future ne croulera pas pour n'avoir point cette clef hideuse. La civilisation n'est autre chose qu'une série de transformations successives. À quoi donc allez-vous assister ? à la transformation de la pénalité. La douce loi du Christ pénétrera enfin le code et rayonnera à travers. On regardera le crime comme une maladie, et cette maladie aura ses médecins qui remplaceront vos juges, ses hôpitaux qui remplaceront vos bagnes. La liberté et la santé se ressembleront. On versera le baume et l'huile où l'on appliquait le fer et le feu. On traitera par la charité ce mal qu'on traitait par la colère. Ce sera simple et sublime. La croix substituée au gibet. Voilà tout.

15 mars 1832.

UNE COMÉDIE À PROPOS D'UNE TRAGÉDIE

[Note : Nous avons cru devoir reimprimer ici l'espèce de préface en dialogue qu'on va lire, et qui accompagnait la quatrième édition du Dernier Jour d'un condamné. Il faut se rappeler, en la lisant, au milieu de quelles objections politiques, morales et littéraires les

premieres editions de ce livre furent publiees. (Edition de 1832.)

PERSONNAGES :

MADAME DE BLINVAL.
LE CHEVALIER.
ERGASTE.
UN POETE ELEGIAQUE.
UN PHILOSOPHE.
UN GROS MONSIEUR.
UN MONSIEUR MAIGRE.
DES FEMMES.
UN LAQUAIS.

Un salon.

UN POETE ELEGIAQUE, lisant.

[...]
Le lendemain, des pas traversaient la foret,
Un chien le long du fleuve en aboyant errait ;
Et quand la bachelette en larmes
Revint s'asseoir, le coeur rempli d'alarmes,
Sur la tant vieille tour de l'antique chatel,
Elle entendit les flots gemir, la triste Isaure,
Mais plus n'entendit la mandore Du gentil menestrel !

TOUT L'AUDITOIRE.

Bravo ! charmant ! ravissant !

On bat des mains.

MADAME DE BLINVAL.

Il y a dans cette fin un mystere indefinissable qui tire les larmes
des yeux.

LE POETE ELEGIAQUE, modestement.

La catastrophe est voilee.

LE CHEVALIER, hochant la tete.

Mandore, menestrel, c'est du romantique, ca !

LE POETE ELEGIAQUE.

Oui, monsieur, mais du romantique raisonnable, du vrai romantique. Que voulez-vous ? Il faut bien faire quelques concessions.

LE CHEVALIER.

Des concessions ! des concessions ! c'est comme cela qu'on perd le gout. Je donnerais tous les vers romantiques seulement pour ce quatrain :

De par le Pinde et par Cythere,
Gentil-Bernard est averti
Que l'Art d'Aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de Plaire.

Voila la vraie poesie ! L'Art d'Aimer qui soupe samedi chez l'Art de Plaire ! a la bonne heure ! Mais aujourd'hui c'est la mandore, le menestrel. On ne fait plus de poesies fugitives. Si j'etais poete, je ferais des poesies fugitives : mais je ne suis pas poete, moi.

LE POETE ELEGIAQUE.

Cependant, les elegies...

LE CHEVALIER.

Poesies fugitives, monsieur. (Bas a Mme de Blinval) Et puis, chatel n'est pas francais ; on dit castel.

QUELQU'UN, au poete elegiaque.

Une observation, monsieur. Vous dites l'antique chatel, pourquoi pas le gothique !

LE POETE ELEGIAQUE.

Gothique ne se dit pas en vers.

LE QUELQU'UN.

Ah ! c'est different.

LE POETE ELEGIAQUE, poursuivant.

Voyez-vous bien, monsieur, il faut se borner. Je ne suis pas de ceux qui veulent desorganiser le vers francais, et nous ramener a l'epoque des Ronsard et des Brebeuf. Je suis romantique, mais modere. C'est comme pour les emotions. Je les veux douces, reveuses, melancoliques, mais jamais de sang, jamais d'horreurs. Voiler les catastrophes. Je sais qu'il y a des gens, des fous, des imaginations en delire qui... Tenez, mesdames, avez-vous lu le nouveau roman ?

LES DAMES.

Quel roman ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Le Dernier Jour...

UN GROS MONSIEUR.

Assez, monsieur ! je sais ce que vous voulez dire. Le titre seul me fait mal aux nerfs.

MADAME DE BLINVAL.

Et a moi aussi. C'est un livre affreux. Je l'ai la.

LES DAMES.

Voyons, voyons.

On se passe le livre de main en main.

QUELQU'UN, lisant.

Le Dernier jour d'un...

LE GROS MONSIEUR.

Grace, madame !

MADAME DE BLINVAL.

En effet, c'est un livre abominable, un livre qui donne le cauchemar, un livre qui rend malade.

UNE FEMME, bas.

Il faudra que je lise cela.

LE GROS MONSIEUR.

Il faut convenir que les moeurs vont se depravant de jour en jour. Mon Dieu, l'horrible idee ! developper, creuser, analyser, l'une apres l'autre et sans en passer une seule, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures morales que doit eprouver un homme condamne a mort, le jour de l'execution ! Cela n'est-il pas atroce ? Comprenez-vous, mesdames, qu'il se soit trouve un ecrivain pour cette idee, et un public pour cet ecrivain ?

LE CHEVALIER.

Voila en effet qui est souverainement impertinent.

MADAME DE BLINVAL.

Qu'est-ce que c'est que l'auteur ?

LE GROS MONSIEUR.

Il n'y avait pas de nom a la premiere edition.

LE POETE ELEGIAQUE.

C'est le meme qui a deja fait deux autres romans... ma foi, j'ai oublie les titres. Le premier commence a la Morgue et finit a la Greve. A chaque chapitre, il y a un ogre qui mange un enfant.

LE GROS MONSIEUR.

Vous avez lu cela, monsieur ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Oui, monsieur : la scene se passe en Islande.

LE GROS MONSIEUR.

En Islande, c'est epouvantable !

LE POETE ELEGIAQUE.

Il a fait en outre des odes, des ballades, je ne sais quoi, ou il y a des monstres qui ont des corps bleus.

LE CHEVALIER, riant.

Corbleu ! cela doit faire un furieux vers.

LE POETE ELEGIAQUE.

Il a publie aussi un drame, -- on appelle cela un drame, -- ou l'on trouve ce beau vers :

Demain vingt-cinq juin mil six cent cinquante sept.

QUELQU'UN

Ah, ce vers !

LE POETE ELEGIAQUE.

Cela peut s'ecrire en chiffres, voyez-vous, mesdames :

Demain, 25 juin 1657.

Il rit. On rit.

LE CHEVALIER.

C'est une chose particuliere que la poesie d'a present.

LE GROS MONSIEUR.

Ah ca ! il ne sait pas versifier, cet homme-la ! Comment donc s'appelle-t-il deja ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Il a un nom aussi difficile a retenir qu'a prononcer. Il y a du goth, du visigoth, de l'ostrogoth dedans.

Il rit.

MADAME DE BLINVAL.

C'est un vilain homme.

LE GROS MONSIEUR.

Un abominable homme.

UNE JEUNE FEMME.

Quelqu'un qui le connait m'a dit...

LE GROS MONSIEUR.

Vous connaissez quelqu'un qui le connait ?

LA JEUNE FEMME.

Oui, et qui dit que c'est un homme doux, simple, qui vit dans la retraite et passe ses journees a jouer avec ses petits enfants.

LE POETE.

Et ses nuits a rever des oeuvres de tenebres. -- C'est singulier ;
voila un vers que j'ai fait tout naturellement. Mais c'est qu'il y
est, le vers :

Et ses nuits a rever des oeuvres de tenebres.

Avec une bonne cesure. Il n'y a plus que l'autre rime a
trouver. Pardieu ! funebres.

MADAME DE BLINVAL.

Quidquid tentabat dicere, versus erat.

LE GROS MONSIEUR.

Vous disiez donc que l'auteur en question a des petits enfants.
Impossible, madame. Quand on a fait cet ouvrage-la ! un roman atroce !

QUELQU'UN.

Mais, ce roman, dans quel but l'a-t-il fait ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Est-ce que je sais, moi ?

UN PHILOSOPHE.

A ce qu'il parait, dans le but de concourir a l'abolition de la peine
de mort.

LE GROS MONSIEUR.

Une horreur, vous dis-je !

LE CHEVALIER.

Ah ca ! c'est donc un duel avec le bourreau ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Il en veut terriblement a la guillotine.

UN MONSIEUR MAIGRE.

Je vois cela d'ici. Des declamations.

LE GROS MONSIEUR.

Point. Il y a a peine deux pages sur ce texte de la peine de mort. Tout le reste, ce sont des sensations.

LE PHILOSOPHE.

Voila le tort. Le sujet meritait le raisonnement. Un drame, un roman ne prouve rien. Et puis, j'ai lu le livre, et il est mauvais.

LE POETE ELEGIAQUE.

Detestable ! Est-ce que c'est la de l'art ? C'est passer les bornes, c'est casser les vitres. Encore, ce criminel, si je le connaissais ? mais point. Qu'a-t-il fait ? on n'en sait rien. C'est peut-etre un fort mauvais drole. On n'a pas le droit de m'interesser a quelqu'un que je ne connais pas.

LE GROS MONSIEUR.

On n'a pas le droit de faire eprouver a son lecteur des souffrances physiques. Quand je vois des tragedies, on se tue, eh bien ! cela ne me fait rien. Mais ce roman, il vous fait dresser les cheveux sur la tete, il vous fait venir la chair de poule, il vous donne de mauvais reves. J'ai ete deux jours au lit pour l'avoir lu.

LE PHILOSOPHE.

Ajoutez a cela que c'est un livre froid et compasse.

LE POETE.

Un livre !... un livre !...

LE PHILOSOPHE.

Oui. -- Et comme vous disiez tout a l'heure, monsieur, ce n'est point la de veritable esthetique. Je ne m'interesse pas a une abstraction, a une entite pure. Je ne vois point la une personnalite qui s'adequate avec la mienne. Et puis le style n'est ni simple ni clair. Il sent l'archaisme. C'est bien la ce que vous disiez, n'est-ce pas ?

LE POETE.

Sans doute, sans doute. Il ne faut pas de personnalites.

LE PHILOSOPHE.

Le condamne n'est pas interessant.

LE POETE.

Comment interresserait-il ? il a un crime et pas de remords. J'eusse fait tout le contraire. J'eusse conte l'histoire de mon condamne. Ne de parents honnetes. Une bonne education. De l'amour. De la jalousie. Un crime qui n'en soit pas un. Et puis des remords, des remords, beaucoup de remords. Mais les lois humaines sont implacables : il faut qu'il meure. Et la j'aurais traite ma question de la peine de mort. A la bonne heure !

MADAME DE BLINVAL.

Ah ! Ah !

LE PHILOSOPHE.

Pardon. Le livre, comme l'entend monsieur, ne prouverait rien. La particularite ne regit pas la generalite.

LE POETE.

Eh bien ! mieux encore ; pourquoi n'avoir pas choisi pour heros, par exemple... Malesherbes, le vertueux Malesherbes ? son dernier jour, son supplice ? Oh ! alors, beau et noble spectacle ! J'eusse pleure, j'eusse fremi, j'eusse voulu monter sur l'echafaud avec lui.

LE PHILOSOPHE.

Pas moi.

LE CHEVALIER.

Ni moi. C'etait un revolutionnaire, au fond, que votre M. de Malesherbes.

LE PHILOSOPHE.

L'echafaud de Malesherbes ne prouve rien contre la peine de mort en general.

LE GROS MONSIEUR.

La peine de mort ! a quoi bon s'occuper de cela ? Qu'est-ce que cela vous fait, la peine de mort ? Il faut que cet auteur soit bien mal ne de venir nous donner le cauchemar a ce sujet avec son livre !

MADAME DE BLINVAL.

Ah ! oui, un bien mauvais coeur !

LE GROS MONSIEUR.

Il nous force a regarder dans les prisons, dans les bagnes, dans Bicetre. C'est fort desagreceable. On sait bien que ce sont des cloaques. Mais qu'importe a la societe ?

MADAME DE BLINVAL.

Ceux qui ont fait les lois n'etaient pas des enfants.

LE PHILOSOPHE.

Ah ! cependant ! en presentant les choses avec verite...

LE MONSIEUR MAIGRE.

Eh ! c'est justement ce qui manque, la verite. Que voulez-vous qu'un poete sache sur de pareilles matieres ? Il faudrait etre au moins procureur du roi. Tenez : j'ai lu dans une citation qu'un journal fait de ce livre, que le condamne ne dit rien quand on lui lit son arret de mort ; eh bien, moi, j'ai vu un condamne qui, dans ce moment-la, a pousse un grand cri. -- Vous voyez.

LE PHILOSOPHE.

Permettez...

LE MONSIEUR MAIGRE.

Tenez, messieurs, la guillotine, la Greve, c'est de mauvais gout. Et la preuve, c'est qu'il parait que c'est un livre qui corrompt le gout, et vous rend incapable d'emoions pures, fraiches, naives. Quand donc se leveront les defenseurs de la saine litterature ? Je voudrais etre, et mes requisitoires m'en donneraient peut-etre le droit, membre de l'academie francaise... -- Voila justement monsieur Ergaste, qui en est. Que pense-t-il du Dernier Jour d'un Condamne ?

ERGASTE.

Ma foi, monsieur, je ne l'ai lu ni ne le lirai. Je dinais hier chez Mme de Senange, et la marquise de Morival en a parle au duc de Melcour. On dit qu'il y a des personnalites contre la magistrature, et surtout contre le president d'Alimont. L'abbe de Floricour aussi etait indigne. Il parait qu'il y a un chapitre contre la religion, et un chapitre contre la monarchie. Si j'etais procureur du roi !...

LE CHEVALIER.

Ah bien oui, procureur du roi ! et la charte ! et la liberte de la presse ! Cependant, un poete qui veut supprimer la peine de mort, vous conviendrez que c'est odieux. Ah ! ah ! dans l'ancien regime, quelqu'un qui se serait permis de publier un roman contre la

torture !... Mais depuis la prise de la Bastille, on peut tout écrire. Les livres font un mal affreux.

LE GROS MONSIEUR.

Affreux. On était tranquille, on ne pensait à rien. Il se coupait bien de temps en temps en France une tête par-ci par-là, deux tout au plus par semaine. Tout cela sans bruit, sans scandale. Ils ne disaient rien. Personne n'y songeait. Pas du tout, voilà un livre... -- un livre qui vous donne un mal de tête horrible !

LE MONSIEUR MAIGRE.

Le moyen qu'un juré condamne après l'avoir lu !

ERGASTE.

Cela trouble les consciences.

MADAME DE BLINVAL.

Ah ! les livres ! les livres ! Qui eût dit cela d'un roman ?

LE POÈTE.

Il est certain que les livres sont bien souvent un poison subversif de l'ordre social.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Sans compter la langue, que messieurs les romantiques révolutionnent aussi.

LE POÈTE.

Distinguons, monsieur ; il y a romantiques et romantiques.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Le mauvais goût, le mauvais goût.

ERGASTE.

Vous avez raison. Le mauvais goût.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Il n'y a rien à répondre à cela.

LE PHILOSOPHE, appuye au fauteuil d'une dame.

Ils disent la des choses qu'on ne dit meme plus rue Mouffetard.

ERGASTE.

Ah ! l'abominable livre !

MADAME DE BLINVAL.

He ! ne le jetez pas au feu. Il est a la loueuse.

LE CHEVALIER.

Parlez-moi de notre temps. Comme tout s'est deprave depuis, le gout et les moeurs ! Vous souvient-il de notre temps, madame de Blinval ?

MADAME DE BLINVAL.

Non, monsieur, il ne m'en souvient pas.

LE CHEVALIER.

Nous etions le peuple le plus doux, le plus gai, le plus spirituel. Toujours de belles fetes, de jolis vers. C'etait charmant. Y a-t-il rien de plus galant que le madrigal de M. de La Harpe sur le grand bal que Mme la marechale de Mailly donna en mil sept cent... l'annee de l'execution de Damiens ?

LE GROS MONSIEUR, soupirant.

Heureux temps ! Maintenant les moeurs sont horribles, et les livres aussi. C'est le beau vers de Boileau :

Et la chute des arts suit la decadence des moeurs.

LE PHILOSOPHE, bas au poete.

Soupe-t-on dans cette maison ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Oui, tout a l'heure.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Maintenant on veut abolir la peine de mort, et pour cela on fait des romans cruels, immoraux et de mauvais gout, Le Dernier jour d'un Condamne, que sais-je ?

LE GROS MONSIEUR.

Tenez, mon cher, ne parlons plus de ce livre atroce ; et, puisque je vous rencontre, dites-moi, que faites-vous de cet homme dont nous avons rejete le pourvoi depuis trois semaines ?

LE MONSIEUR MAIGRE.

Ah ! un peu de patience ! je suis en conge ici. Laissez-moi respirer. A mon retour. Si cela tarde trop pourtant, j'ecrirai a mon substitut...

UN LAQUAIS, entrant.

Madame est servie.

Preface de 1829

Il y a deux manieres de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu, en effet, une liasse de papiers jaunes et inegaux sur lesquels on a trouve, enregistrees une a une, les dernieres pensees d'un miserable ; ou il s'est rencontre un homme, un reveur occupe a observer la nature au profit de l'art, un philosophe, un poete, que sais-je ? dont cette idee a ete la fantaisie, qui l'a prise ou plutot s'est laisse prendre par elle, et n'a pu s'en debarrasser qu'en la jetant dans un livre. De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra.

Avant-propos de la premiere edition de 1829 parue sans nom d'auteur, et datee de 18..

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

I

Bicetre

Condamne a mort !

Voila cinq semaines que j'habite avec cette pensee, toujours seul avec

elle, toujours glace de sa presence, toujours courbe sous son poids !

Autrefois, car il me semble qu'il y a plutot des annees que des semaines, j'etais un homme comme un autre homme. Chaque jour, chaque heure, chaque minute avait son idee. Mon esprit, jeune et riche, etait plein de fantaisies. Il s'amusait a me les derouler les unes apres les autres, sans ordre et sans fin, brodant d'inepuisables arabesques cette rude et mince etoffe de la vie. C'etaient des jeunes filles, de splendides chapes d'evêque, des batailles gagnees, des theatres pleins de bruit et de lumiere, et puis encore des jeunes filles et de sombres promenades la nuit sous les larges bras des marronniers. C'etait toujours fete dans mon imagination. Je pouvais penser a ce que je voulais, j'etais libre.

Maintenant je suis captif. Mon corps est aux fers dans un cachot, mon esprit est en prison dans une idee. Une horrible, une sanglante, une implacable idee ! Je n'ai plus qu'une pensee, qu'une conviction, qu'une certitude : condamne a mort !

Quoi que je fasse, elle est toujours la, cette pensee infernale, comme un spectre de plomb a mes cotes, seule et jalouse, chassant toute distraction, face a face avec moi miserable, et me secouant de ses deux mains de glace quand je veux detourner la tete ou fermer les yeux. Elle se glisse sous toutes les formes ou mon esprit voudrait la fuir, se mele comme un refrain horrible a toutes les paroles qu'on m'adresse, se colle avec moi aux grilles hideuses de mon cachot ; m'obsede eveille, epie mon sommeil convulsif, et reparait dans mes reves sous la forme d'un couteau.

Je viens de m'eveiller en sursaut, poursuivi par elle et me disant : -- Ah ! ce n'est qu'un reve ! -- He bien ! avant meme que mes yeux lourds aient eu le temps de s'entr'ouvrir assez pour voir cette fatale pensee ecrite dans l'horrible realite qui m'entoure, sur la dalle mouillee et suante de ma cellule, dans les rayons pales de ma lampe de nuit, dans la trame grossiere de la toile de mes vetements, sur la sombre figure du soldat de garde dont la giberne reluit a travers la grille du cachot, il me semble que deja une voix a murmure a mon oreille : -- Condamne a mort !

II

C'etait par une belle matinee d'aout.

Il y avait trois jours que mon proces etait entame ; trois jours que mon nom et mon crime ralliaient chaque matin une nuee de spectateurs, qui venaient s'abattre sur les bancs de la salle d'audience comme des corbeaux autour d'un cadavre ; trois jours que toute cette fantasmagorie des juges, des temoins, des avocats, des procureurs du roi, passait et repassait devant moi, tantot grotesque, tantot sanglante, toujours sombre et fatale. Les deux premieres nuits, d'inquietude et de terreur, je n'en avais pu dormir ; la troisieme, j'en avais dormi d'ennui et de fatigue. A minuit, j'avais laisse les jures deliberant. On m'avait ramene sur la paille de mon cachot, et j'etais tombe sur-le-champ dans un sommeil profond, dans un sommeil d'oubli. C'etaient les premieres heures de repos depuis bien des

jours.

J'étais encore au plus profond de ce profond sommeil lorsqu'on vint me réveiller. Cette fois il ne suffit point du pas lourd et des souliers ferrés du guichetier, du cliquetis de son noeud de clefs, du grincement rauque des verrous ; il fallut pour me tirer de ma léthargie sa rude voix à mon oreille et sa main rude sur mon bras. -- Levez-vous donc ! -- J'ouvris les yeux, je me dressai effaré sur mon seant. En ce moment, par l'étroite et haute fenêtre de ma cellule, je vis au plafond du corridor voisin, seul ciel qu'il me fut donné d'entrevoir ce reflet jaune ou des yeux habitués aux ténèbres d'une prison savent si bien reconnaître le soleil. J'aime le soleil.

-- Il fait beau, dis-je au guichetier.

Il resta un moment sans me répondre, comme ne sachant si cela valait la peine de dépenser une parole ; puis avec quelque effort il murmura brusquement :

-- C'est possible.

Je demeurais immobile, l'esprit à demi endormi, la bouche souriante, l'oeil fixe sur cette douce reverberation dorée qui diaprât le plafond.

-- Voilà une belle journée, répétai-je.

-- Oui, me répondit l'homme, on vous attend.

Ce peu de mots, comme le fil qui rompt le vol de l'insecte, me rejeta violemment dans la réalité. Je revis soudain, comme dans la lumière d'un éclair, la sombre salle des assises, le fer à cheval des juges chargés de haillons ensanglantés, les trois rangs de témoins aux faces stupides, les deux gendarmes aux deux bouts de mon banc, et les robes noires s'agiter, et les têtes de la foule fourmiller au fond dans l'ombre, et s'arrêter sur moi le regard fixe de ces douze jurés, qui avaient veillé pendant que je dormais !

Je me levai ; mes dents claquaient, mes mains tremblaient et ne savaient où trouver mes vêtements, mes jambes étaient faibles. Au premier pas que je fis, je trebuchai comme un portefaix trop chargé. Cependant je suivis le geolier.

Les deux gendarmes m'attendaient au seuil de la cellule. On me remit les menottes. Cela avait une petite serrure compliquée qu'ils fermaient avec soin. Je laissai faire ; c'était une machine sur une machine.

Nous traversâmes une cour intérieure. L'air vif du matin me ranima. Je levai la tête. Le ciel était bleu, et les rayons chauds du soleil, découpés par les longues cheminées, traçaient de grands angles de lumière au faite des murs hauts et sombres de la prison. Il faisait beau en effet.

Nous montâmes un escalier tournant en vis ; nous passâmes un corridor, puis un autre, puis un troisième ; puis une porte basse s'ouvrit. Un air chaud, mêlé de bruit, vint me frapper au visage ; c'était le souffle de la foule dans la salle des assises. J'entraî.

Il y eut a mon apparition une rumeur d'armes et de voix. Les banquettes se déplacèrent bruyamment, les cloisons craquèrent ; et, pendant que je traversais la longue salle entre deux masses de peuple murees de soldats, il me semblait que j'étais le centre auquel se rattachaient les fils qui faisaient mouvoir toutes ces faces beantes et penchees.

En cet instant je m'aperçus que j'étais sans fers ; mais je ne pus me rappeler ou ni quand on me les avait otés.

Alors il se fit un grand silence. J'étais parvenu a ma place. Au moment ou le tumulte cessa dans la foule, il cessa aussi dans mes idées. Je compris tout a coup clairement ce que je n'avais fait qu'entrevoir confusement jusqu'alors, que le moment decisif était venu, et que j'étais la pour entendre ma sentence.

L'explication qui pourra, de la maniere dont cette idee me vint elle ne me causa pas de terreur. Les fenetres étaient ouvertes ; l'air et le bruit de la ville arrivaient librement du dehors ; la salle était claire comme pour une noce ; les gais rayons du soleil traçaient ça et là la figure lumineuse des croisées, tantôt allongée sur le plancher, tantôt développée sur les tables, tantôt brisée a l'angle des murs ; et de ces losanges éclatants aux fenetres chaque rayon decoupait dans l'air un grand prisme de poussière d'or.

Les juges, au fond de la salle, avaient l'air satisfait, probablement de la joie d'avoir bientôt fini. Le visage du president, doucement éclairé par le reflet d'une vitre, avait quelque chose de calme et de bon ; et un jeune assesseur causait presque gaiement en chiffonnant son rabat avec une jolie dame en chapeau rose, placée par faveur derrière lui.

Les jurés seuls paraissaient blêmes et abattus, mais c'était apparemment de fatigue d'avoir veillé toute la nuit. Quelques-uns baillaient. Rien, dans leur contenance, n'annonçait des hommes qui viennent de porter une sentence de mort ; et sur les figures de ces bons bourgeois je ne devinais qu'une grande envie de dormir.

En face de moi une fenetre était toute grande ouverte. J'entendais rire sur le quai des marchandes de fleurs ; et, au bord de la croisée, une jolie petite plante jaune, toute pénétrée d'un rayon de soleil, jouait avec le vent dans une fente de la pierre.

Comment une idee sinistre aurait-elle pu poindre parmi tant de gracieuses sensations ? Inondé d'air et de soleil, il me fut impossible de penser a autre chose qu'a la liberté ; l'esperance vint rayonner en moi comme le jour autour de moi ; et, confiant, j'attendis ma sentence comme on attend la délivrance et la vie.

Cependant mon avocat arriva. On l'attendait. Il venait de déjeuner copieusement et de bon appetit. Parvenu a sa place, il se pencha vers moi avec un sourire.

-- J'espere, me dit-il.

-- N'est-ce pas ? repondis-je, léger et souriant aussi.

-- Oui, reprit-il ; je ne sais rien encore de leur declaration, mais ils auront sans doute écarté la premeditation, et alors ce ne sera que

les travaux forces a perpetuite.

-- Que dites-vous la, monsieur ? repliquai-je indigne ; plutot cent fois la mort !

Oui, la mort ! -- Et d'ailleurs, me repetait je ne sais quelle voix interieure, qu'est-ce que je risque a dire cela ? A-t-on jamais prononce sentence de mort autrement qu'a minuit, aux flambeaux, dans une salle sombre et noire, et par une froide nuit de pluie et d'hiver ? Mais au mois d'aout, a huit heures du matin, un si beau jour, ces bons jures, c'est impossible ! Et mes yeux revenaient se fixer sur la jolie fleur jaune au soleil.

Tout a coup le president, qui n'attendait que l'avocat, m'invita a me lever. La troupe porta les armes ; comme par un mouvement electrique, toute l'assemblee fut debout au meme instant. Une figure insignifiante et nulle, placee a une table au-dessous du tribunal, c'etait, je pense, le greffier, prit la parole, et lut le verdict que les jures avaient prononce en mon absence. Une sueur froide sortit de tous mes membres ; je m'appuyai au mur pour ne pas tomber.

-- Avocat, avez-vous quelque chose a dire sur l'application de la peine ? demanda le president.

J'aurais eu, moi, tout a dire, mais rien ne me vint. Ma langue resta collee a mon palais.

Le defenseur se leva.

Je compris qu'il cherchait a attenuer la declaration du jury, et a mettre dessous, au lieu de la peine qu'elle provoquait, l'autre peine, celle que j'avais ete si blesse de lui voir esperer.

Il fallut que l'indignation fut bien forte, pour se faire jour a travers les mille emotions qui se disputaient ma pensee. Je voulus repeter a haute voix ce que je lui avais deja dit : Plutot cent fois la mort ! Mais l'haleine me manqua et je ne pus que l'arreter rudement par le bras, en criant avec une force convulsive : Non !

Le procureur general combattit l'avocat, et je l'ecoutai avec une satisfaction stupide. Puis les juges sortirent, puis ils rentrerent, et le president me lut mon arret.

-- Condamne a mort ! dit la foule ; et, tandis qu'on m'emmenait, tout ce peuple se rua sur mes pas avec le fracas d'un edifice qui se demolit. Moi je marchais, ivre et stupefait. Une revolution venait de se faire en moi. Jusqu'a l'arret de mort, je m'etais senti respirer, palpiter, vivre dans le meme milieu que les autres hommes ; maintenant je distinguais clairement comme une cloture entre le monde et moi. Rien ne m'apparaissait plus sous le meme aspect qu'auparavant. Ces larges fenetres lumineuses, ce beau soleil, ce ciel pur, cette jolie fleur, tout cela etait blanc et pale, de la couleur d'un linceul. Ces hommes, ces femmes, ces enfants qui se pressaient sur mon passage, je leur trouvais des airs de fantomes.

Au bas de l'escalier, une noire et sale voiture grillee m'attendait. Au moment d'y monter, je regardai au hasard dans la place. -- Un condamne a mort ! criaient les passants en courant vers la voiture.

A travers le nuage qui me semblait s'etre interpose entre les choses et moi, je distinguai deux jeunes filles qui me suivaient avec des yeux avides ; -- Bon, dit la plus jeune en battant des mains, ce sera dans six semaines !

III

Condamne a mort !

Eh bien, pourquoi non ? Les hommes, je me rappelle l'avoir lu dans je ne sais quel livre ou il n'y avait que cela de bon, les hommes sont tous condamnés a mort avec des sursis indefinis. Qu'y a-t-il donc de si change a ma situation ?

Depuis l'heure ou mon arret m'a ete prononce, combien sont morts qui s'arrangeaient pour une longue vie ! Combien m'ont devance qui, jeunes, libres et sains, comptaient bien aller voir tel jour tomber ma tete en place de Greve ! Combien d'ici la peut-etre qui marchent et respirent au grand air, entrent et sortent a leur gre, et qui me devanceront encore !

Et puis, qu'est-ce que la vie a donc de si regrettable pour moi ? En verite, le jour sombre et le pain noir du cachot, la portion de bouillon maigre puisee au baquet des galieriens, etre rudoye, moi qui suis raffine par l'education, etre brutalise des guichetiers et des gardes-chiourme, ne pas voir un etre humain qui me croie digne d'une parole et a qui je le rende, sans cesse tressaillir et de ce que j'ai fait et de ce qu'on me fera ; voila a peu pres les seuls biens que puisse m'enlever le bourreau.

Ah ! n'importe, c'est horrible !

IV

La voiture noire me transporta ici, dans ce hideux Bicetre.

Vu de loin, cet edifice a quelque majeste. Il se deroule a l'horizon, au front d'une colline, et a distance garde quelque chose de son ancienne splendeur, un air de chateau de roi. Mais a mesure que vous approchez, le palais devient masure. Les pignons degrades blessent l'oeil. Je ne sais quoi de honteux et d'appauvri salit ces royales facades ; on dirait que les murs ont une lepre. Plus de vitres, plus de glaces aux fenetres ; mais de massifs barreaux de fer entre-croises, auxquels se colle ca et la quelque have figure d'un galerien ou d'un fou.

C'est la vie vue de pres.

V

A peine arrive, des mains de fer s'emparerent de moi. On multiplia les precautions ; point de couteau, point de fourchette pour mes repas ; la camisole de force, une espece de sac de toile a voile, emprisonna mes bras ; on repondait de ma vie. Je m'etais pourvu en cassation. On pouvait avoir pour six ou sept semaines cette affaire onereuse, et il importait de me conserver sain et sauf a la place de Greve.

Les premiers jours on me traita avec une douceur qui m'etait horrible. Les egards d'un guichetier sentent l'echafaud. Par bonheur, au bout de peu de jours, l'habitude reprit le dessus ; ils me confondirent avec les autres prisonniers dans une commune brutalite, et n'eurent plus de ces distinctions inaccoutumees de politesse qui me remettaient sans cesse le bourreau sous les yeux. Ce ne fut pas la seule amelioration. Ma jeunesse, ma docilite, les soins de l'aumonier de la prison, et surtout quelques mots en latin que j'adressai au concierge, qui ne les comprit pas, m'ouvrirent la promenade une fois par semaine avec les autres detenus, et firent disparaitre la camisole ou j'etais paralyse. Apres bien des hesitations, on m'a aussi donne de l'encre, du papier, des plumes, et une lampe de nuit.

Tous les dimanches, apres la messe, on me lache dans le preau, a l'heure de la recreation. La, je cause avec les detenus ; il le faut bien. Ils sont bonnes gens, les miserables. Ils me content leurs tours, ce serait a faire horreur ; mais je sais qu'ils se vantent. Ils m'apprennent a parler argot, a rouscailler bigorne, comme ils disent. C'est toute une langue entee sur la langue generale comme une espece d'excroissance hideuse, comme une verrue. Quelquefois une energie singuliere, un pittoresque effrayant : il y a du raisine sur le trimar (du sang sur le chemin), epouser la veuve (etre pendu), comme si la corde du gibet etait veuve de tous les pendus. La tete d'un voleur a deux noms : la sorbonne, quand elle medite, raisonne et conseille le crime ; la tronche, quand le bourreau la coupe. Quelquefois de l'esprit de vaudeville : un cachemire d'osier (une hotte de chiffonnier), la menteuse (la langue) ; et puis partout, a chaque instant, des mots bizarres, mysterieux, laids et sordides, venus on ne sait d'ou : le taule (le bourreau), la cone (la mort), la placarde (la place des executions). On dirait des crapauds et des araignees. Quand on entend parler cette langue, cela fait l'effet de quelque chose de sale et de poudreux, d'une liasse de haillons que l'on secouerait devant vous.

Du moins ces hommes-la me plaignent, ils sont les seuls. Les geoliers, les guichetiers, les porte-clefs, -- je ne leur en veux pas -- causent et rient, et parlent de moi, devant moi, comme d'une chose.

VI

Je me suis dit :

-- Puisque j'ai le moyen d'ecrire, pourquoi ne le ferais-je pas ? Mais quoi ecrire ? Pris entre quatre murailles de pierre nue et froide, sans liberte pour mes pas, sans horizon pour mes yeux, pour unique

distracted machinalement occupe tout le jour à suivre la marche lente de ce carreau blanchâtre que le judas de ma porte découpe vis-à-vis sur le mur sombre, et, comme je le disais tout à l'heure, seul à seul avec une idée, une idée de crime et de châtiment, de meurtre et de mort ! Est-ce que je puis avoir quelque chose à dire, moi qui n'ai plus rien à faire dans ce monde ? Et que trouverai-je dans ce cerveau flétri et vide qui vaille la peine d'être écrit ?

Pourquoi non ? Si tout, autour de moi, est monotone et décoloré, n'y a-t-il pas en moi une tempête, une lutte, une tragédie ? Cette idée fixe qui me possède ne se présente-t-elle pas à moi à chaque heure, à chaque instant, sous une nouvelle forme, toujours plus hideuse et plus ensanglantée à mesure que le terme approche ? Pourquoi n'essayerais-je pas de me dire à moi-même tout ce que j'éprouve de violent et d'inconnu dans la situation abandonnée où me voilà ? Certes, la matière est riche ; et, si abrégée que soit ma vie, il y aura bien encore dans les angoisses, dans les terreurs, dans les tortures qui la rempliront, de cette heure à la dernière, de quoi user cette plume et tarir cet encier. -- D'ailleurs ces angoisses, le seul moyen d'en moins souffrir, c'est de les observer, et les peindre m'en distraira.

Et puis, ce que j'écrirai ainsi ne sera peut-être pas inutile. Ce journal de mes souffrances, heure par heure, minute par minute, supplice par supplice, si j'ai la force de le mener jusqu'au moment où il me sera physiquement impossible de continuer, cette histoire, nécessairement inachevée, mais aussi complète que possible, de mes sensations, ne portera-t-elle point avec elle un grand et profond enseignement ? N'y aurait-il pas dans ce procès-verbal de la pensée agonisante, dans cette progression toujours croissante de douleurs, dans cette espèce d'autopsie intellectuelle d'un condamné, plus d'une leçon pour ceux qui condamnent ? Peut-être cette lecture leur rendra-t-elle la main moins légère, quand il s'agira quelque autre fois de jeter une tête qui pense, une tête d'homme, dans ce qu'ils appellent la balance de la justice ? Peut-être n'ont-ils jamais réfléchi, les malheureux, à cette lente succession de tortures que renferme la formule expéditive d'un arrêt de mort ? Se sont-ils jamais seulement arrêtés à cette idée poignante que dans l'homme qu'ils retranchent il y a une intelligence, une intelligence qui avait compté sur la vie, une âme qui ne s'est point disposée pour la mort ? Non. Ils ne voient dans tout cela que la chute verticale d'un couteau triangulaire, et pensent sans doute que, pour le condamné, il n'y a rien avant, rien après.

Ces feuilles les tromperont. Publiées peut-être un jour, elles arrêteront quelques moments leur esprit sur les souffrances de l'esprit ; car ce sont celles-là qu'ils ne soupçonnent pas. Ils sont triomphants de pouvoir tuer sans presque faire souffrir le corps. Eh ! c'est bien de cela qu'il s'agit ! Qu'est-ce que la douleur physique près de la douleur morale ! Horreur et pitié, des lois faites ainsi ! Un jour viendra, et peut-être ces Mémoires, derniers confidentiels d'un misérable, y auront-ils contribué...

À moins qu'après ma mort le vent ne joue dans le préau avec ces morceaux de papier souillés de boue, ou qu'ils n'aillent pourrir à la pluie, collés en étoiles à la vitre cassée d'un guichetier.

VII

Que ce que j'écris ici puisse être un jour utile à d'autres, que cela arrête le juge prêt à juger, que cela sauve des malheureux, innocents ou coupables, de l'agonie à laquelle je suis condamné, pourquoi ? à quoi bon ? qu'importe ? Quand ma tête aura été coupée, qu'est-ce que cela me fait qu'on en coupe d'autres ? Est-ce que vraiment j'ai pu penser ces folies ? Jeter bas l'échafaud après que j'y aurai monté ! je vous demande un peu ce qui m'en reviendra.

Quoi ! le soleil, le printemps, les champs pleins de fleurs, les oiseaux qui s'éveillent le matin, les nuages, les arbres, la nature, la liberté, la vie, tout cela n'est plus à moi ?

Ah ! c'est moi qu'il faudrait sauver ! -- Est-il bien vrai que cela ne se peut, qu'il faudra mourir demain, aujourd'hui peut-être, que cela est ainsi ? O Dieu ! l'horrible idée a se briser la tête au mur de son cachot !

VIII

Comptons ce qui me reste.

Trois jours de délai après l'arrêt prononcé pour le pourvoi en cassation.

Huit jours d'oubli au parquet de la cour d'assises, après quoi les pièces, comme ils disent, sont envoyées au ministre.

Quinze jours d'attente chez le ministre, qui ne sait seulement pas qu'elles existent, et qui, cependant, est supposé les transmettre, après examen, à la cour de cassation.

La, classement, numérotage, enregistrement ; car la guillotine est encombrée, et chacun ne doit passer qu'à son tour.

Quinze jours pour veiller à ce qu'il ne vous soit pas fait de passe-droit.

Enfin la cour s'assemble, d'ordinaire un jeudi, rejette vingt pourvois en masse, et renvoie le tout au ministre, qui renvoie au procureur général, qui renvoie au bourreau. Trois jours.

Le matin du quatrième jour, le substitut du procureur général se dit, en mettant sa cravate : -- Il faut pourtant que cette affaire finisse. -- Alors, si le substitut du greffier n'a pas quelque déjeuner d'amis qui l'en empêche, l'ordre d'exécution est minute, rédigé, mis au net, expédié, et le lendemain dès l'aube on entend dans la place de Grève clouer une charpente, et dans les carrefours hurler à pleine voix des crieurs enrôlés.

En tout six semaines. La petite fille avait raison.

Or, voilà cinq semaines au moins, six peut-être, je n'ose compter, que

je suis dans ce cabanon de Bicetre, et il me semble qu'il y a trois jours, c'était jeudi.

IX

Je viens de faire mon testament.

A quoi bon ? Je suis condamné aux frais, et tout ce que j'ai y suffira à peine. La guillotine, c'est fort cher.

Je laisse une mère, je laisse une femme, je laisse un enfant.

Une petite fille de trois ans, douce, rose, frêle, avec de grands yeux noirs et de longs cheveux châtains.

Elle avait deux ans et un mois quand je l'ai vue pour la dernière fois.

Ainsi, après ma mort, trois femmes sans fils, sans mari, sans père ; trois orphelines de différente espèce ; trois veuves du fait de la loi.

J'admets que je sois justement puni ; ces innocentes, qu'ont-elles fait ? N'importe ; on les déshonore, on les ruine ; c'est la justice.

Ce n'est pas que ma pauvre vieille mère m'inquiète ; elle a soixante-quatre ans, elle mourra du coup. Ou si elle va quelques jours encore, pourvu que jusqu'au dernier moment elle ait un peu de cendre chaude dans sa chaufferette, elle ne dira rien.

Ma femme ne m'inquiète pas non plus ; elle est déjà d'une mauvaise santé et d'un esprit faible, elle mourra aussi.

À moins qu'elle ne devienne folle. On dit que cela fait vivre ; mais du moins, l'intelligence ne souffre pas ; elle dort, elle est comme morte.

Mais ma fille, mon enfant, ma pauvre petite Marie, qui rit, qui joue, qui chante à cette heure, et ne pense à rien, c'est celle-là qui me fait mal !

X

Voici ce que c'est que mon cachot :

Huit pieds carrés ; quatre murailles de pierre de taille qui s'appuient à angle droit sur un pavé de dalles exhaussé d'un degré au-dessus du corridor extérieur.

À droite de la porte, en entrant, une espèce d'enfoncement qui fait la dérision d'une alcove. On y jette une botte de paille où le prisonnier

est cense reposer et dormir, vetu d'un pantalon de toile et d'une veste de coutil, hiver comme ete.

Au-dessus de ma tete, en guise de ciel, une noire voute en ogive -- c'est ainsi que cela s'appelle -- a laquelle d'epaisses toiles d'araignee pendent comme des haillons.

Du reste, pas de fenetres, pas meme de soupirail ; une porte ou le fer cache le bois.

Je me trompe ; au centre de la porte, vers le haut, une ouverture de neuf pouces carres, coupee d'une grille en croix, et que le guichetier peut fermer la nuit.

Au dehors, un assez long corridor, eclaire, aere au moyen de soupiraux etroits au haut du mur, et divise en compartiments de maconnerie qui communiquent entre eux par une serie de portes cintrees et basses ; chacun de ces compartiments sert en quelque sorte d'antichambre a un cachot pareil au mien. C'est dans ces cachots que l'on met les forcats condammes par le directeur de la prison a des peines de discipline. Les trois premiers cabanons sont reserves aux condammes a mort, parce qu'etant plus voisins de la geole, ils sont plus commodes pour le geolier.

Ces cachots sont tout ce qui reste de l'ancien chateau de Bicetre tel qu'il fut bati, dans le quinzieme siecle, par le cardinal de Winchester, le meme qui fit bruler Jeanne d'Arc. J'ai entendu dire cela a des curieux qui sont venus me voir l'autre jour dans ma loge, et qui me regardaient a distance comme une bete de la menagerie. Le guichetier a eu cent sous.

J'oubliais de dire qu'il y a nuit et jour un factionnaire de garde a la porte de mon cachot, et que mes yeux ne peuvent se lever vers la lucarne carree sans rencontrer ses deux yeux fixes toujours ouverts.

Du reste, on suppose qu'il y a de l'air et du jour dans cette boite de pierre.

XI

Puisque le jour ne parait pas encore, que faire de la nuit ? Il m'est venu une idee. Je me suis leve et j'ai promene ma lampe sur les quatre murs de ma cellule. Ils sont couverts d'ecritures, de dessins, de figures bizarres, de noms qui se melent et s'effacent les uns les autres. Il semble que chaque condamne ait voulu laisser trace, ici du moins. C'est du crayon, de la craie, du charbon, des lettres noires, blanches, grises, souvent de profondes entailles dans la pierre, ca et la des caracteres rouilles qu'on dirait ecrits avec du sang. Certes, si j'avais l'esprit plus libre, je prendrais interet a ce livre etrange qui se developpe page a page a mes yeux sur chaque pierre de ce cachot. J'aimerais a recomposer un tout de ces fragments de pensee, epars sur la dalle ; a retrouver chaque homme sous chaque nom ; a rendre le sens et la vie a ces inscriptions mutilees, a ces phrases demembrees, a ces mots tronques, corps sans tete, comme ceux qui les ont ecrits.

A la hauteur de mon chevet, il y a deux coeurs enflammes, perces d'une fleche, et au-dessus : Amour pour la vie. Le malheureux ne prenait pas un long engagement.

A cote, une espece de chapeau a trois cornes avec une petite figure grossierement dessinee au-dessus, et ces mots : Vive l'empereur !

Encore des coeurs enflammes, avec cette inscription, caracteristique dans une prison : J'aime et j'adore Mathieu Danvin. JACQUES.

Sur le mur oppose on lit ce mot : Papavoine. Le P majuscule est brode d'arabesques et enjolive avec soin.

Un couplet d'une chanson obscene.

Un bonnet de liberte sculpte assez profondement dans la pierre, avec ceci dessous : -- Bories. -- La Republique. C'etait un des quatre sous-officiers de La Rochelle. Pauvre jeune homme ! Que leurs pretendues necessites politiques sont hideuses ! Pour une idee, pour une reverie, pour une abstraction, cette horrible realite qu'on appelle la guillotine ! Et moi qui me plaignais, moi, miserable qui ai commis un veritable crime, qui ai verse du sang !

Je n'irai pas plus loin dans ma recherche. -- Je viens de voir, crayonnee en blanc au coin du mur, une image epouvantable, la figure de cet echafaud qui, a l'heure qu'il est, se dresse peut-etre pour moi. -- La lampe a failli me tomber des mains.

XII

Je suis revenu m'asseoir precipitamment sur ma paille, la tete dans les genoux. Puis mon effroi d'enfant s'est dissipe, et une etrange curiosite m'a repris de continuer la lecture de mon mur.

A cote du nom de Papavoine j'ai arrache une enorme toile d'araignee, tout epaissie par la poussiere et tendue a l'angle de la muraille. Sous cette toile il y avait quatre ou cinq noms parfaitement lisibles, parmi d'autres dont il ne reste rien qu'une tache sur le mur. -- DAUTUN, 1815. -- POULAIN, 1818. -- JEAN MARTIN, 1821. -- CASTAING, 1823. J'ai lu ces noms, et de lugubres souvenirs me sont venus. Dautun, celui qui a coupe son frere en quartiers, et qui allait la nuit dans Paris jetant la tete dans une fontaine, et le tronc dans un egout ; Poulain, celui qui a assassine sa femme ; Jean Martin, celui qui a tire un coup de pistolet a son pere au moment ou le vieillard ouvrait une fenetre ; Castaing, ce medecin qui a empoisonne son ami, et qui, le soignant dans cette derniere maladie qu'il lui avait faite, au lieu de remede lui redonnait du poison ; et aupres de ceux-la, Papavoine, l'horrible fou qui tuait les enfants a coups de couteau sur la tete !

Voila, me disais-je, et un frisson de fièvre me montait dans les reins, voila quels ont ete avant moi les hotes de cette cellule. C'est ici, sur la meme dalle ou je suis, qu'ils ont pense leurs dernieres pensees, ces hommes de meurtre et de sang ! C'est autour de ce mur,

dans ce carre etroit, que leurs derniers pas ont tourne comme ceux d'une bete fauve. Ils se sont succede a de courts intervalles ; il parait que ce cachot ne desemplit pas. Ils ont laisse la place chaude, et c'est a moi qu'ils l'ont laissee. J'irai a mon tour les rejoindre au cimetiere de Clamart, ou l'herbe pousse si bien !

Je ne suis ni visionnaire, ni superstitieux, il est probable que ces idees me donnaient un acces de fièvre ; mais, pendant que je revais ainsi, il m'a semble tout a coup que ces noms fatals etaient ecrits avec du feu sur le mur noir ; un tintement de plus en plus precipite a eclate dans mes oreilles ; une lueur rousse a rempli mes yeux ; et puis il m'a paru que le cachot etait plein d'hommes, d'hommes etranges qui portaient leur tete dans leur main gauche, et la portaient par la bouche, parce qu'il n'y avait pas de chevelure. Tous me montraient le poing, excepte le parricide.

J'ai ferme les yeux avec horreur, alors j'ai tout vu plus distinctement.

Reve, vision ou realite, je serais devenu fou, si une impression brusque ne m'eut reveille a temps.

J'etais pres de tomber a la renverse lorsque j'ai senti se trainer sur mon pied nu un ventre froid et des pattes velues ; c'etait l'araignee que j'avais derangee et qui s'enfuyait.

Cela m'a deposse. -- O les epouvantables spectres ! -- Non, c'etait une fume, une imagination de mon cerveau vide et convulsif. Chimere a la Macbeth ! Les morts sont morts, ceux-la surtout. Ils sont bien cadenasses dans le sepulcre. Ce n'est pas la une prison dont on s'evade. Comment se fait-il donc que j'aie eu peur ainsi ?

La porte du tombeau ne s'ouvre pas en dedans.

XIII

J'ai vu, ces jours passes, une chose hideuse.

Il etait a peine jour, et la prison etait pleine de bruit. On entendait ouvrir et fermer les lourdes portes, grincer les verrous et les cadenas de fer, carillonner les trousseaux de clefs entre-choques a la ceinture des geoliers, trembler les escaliers du haut en bas sous des pas precipites, et des voix s'appeler et se repondre des deux bouts des longs corridors. Mes voisins de cachot, les forcats en punition, etaient plus gais qu'a l'ordinaire. Tout Bicetre semblait rire, chanter, courir, danser.

Moi, seul muet dans ce vacarme, seul immobile dans ce tumulte, etonne et attentif, j'ecoutais.

Un geolier passa.

Je me hasardai a l'appeler et a lui demander si c'etait fete dans la prison.

-- Fete si l'on veut ! me repondit-il. C'est aujourd'hui qu'on ferre

les forcats qui doivent partir demain pour Toulon. Voulez-vous voir ? cela vous amusera.

C'était en effet, pour un reclus solitaire, une bonne fortune qu'un spectacle, si odieux qu'il fut. J'acceptai l'amusement.

Le guichetier prit les précautions d'usage pour s'assurer de moi, puis me conduisit dans une petite cellule vide, et absolument meublée, qui avait une fenêtre grillée, mais une véritable fenêtre à hauteur d'appui, et à travers laquelle on apercevait réellement le ciel.

-- Tenez, me dit-il, d'ici vous verrez et vous entendrez. Vous serez seul dans votre loge, comme le roi.

Puis il sortit et referma sur moi serrures, cadenas et verrous.

La fenêtre donnait sur une cour carrée assez vaste, et autour de laquelle s'élevait des quatre côtés, comme une muraille, un grand bâtiment de pierre de taille à six étages. Rien de plus dégradé, de plus nu, de plus misérable à l'œil que cette quadruple façade percée d'une multitude de fenêtres grillées auxquelles se tenaient collés, du bas en haut, une foule de visages maigres et blêmes, pressés les uns au-dessus des autres, comme les pierres d'un mur, et tous pour ainsi dire encadrés dans les entre-croisements des barreaux de fer. C'étaient les prisonniers, spectateurs de la cérémonie en attendant leur jour d'être acteurs. On eût dit des âmes en peine aux soupiraux du purgatoire qui donnent sur l'enfer.

Tous regardaient en silence la cour vide encore. Ils attendaient. Parmi ces figures éteintes et mornes, ça et là brillaient quelques yeux percants et vifs comme des points de feu.

Le carré de prisons qui enveloppe la cour ne se referme pas sur lui-même. Un des quatre pans de l'édifice (celui qui regarde le levant) est coupé vers son milieu, et ne se rattache au pan voisin que par une grille de fer. Cette grille s'ouvre sur une seconde cour, plus petite que la première, et, comme elle, bloquée de murs et de pignons noirs.

Tout autour de la cour principale, des bancs de pierre s'adossent à la muraille. Au milieu se dresse une tige de fer courbée, destinée à porter une lanterne.

Midi sonna. Une grande porte cochère, cachée sous un enfoncement, s'ouvrit brusquement. Une charrette, escortée d'espèces de soldats sales et honteux, en uniformes bleus, à épaulettes rouges et à bandoulières jaunes, entra lourdement dans la cour avec un bruit de ferraille. C'était la chiourme et les chaînes.

Au même instant, comme si ce bruit réveillait tout le bruit de la prison, les spectateurs des fenêtres, jusqu'alors silencieux et immobiles, éclatèrent en cris de joie, en chansons, en menaces, en imprécations mêlées d'éclats de rire poignants à entendre. On eût cru voir des masques de démons. Sur chaque visage parut une grimace, tous les poings sortirent des barreaux, toutes les voix hurlèrent, tous les yeux flamboyèrent, et je fus épouvanté de voir tant d'étincelles reparaitre dans cette cendre.

Cependant les argousins, parmi lesquels on distinguait, à leurs

vetements propres et a leur effroi, quelques curieux venus de Paris, les argousins se mirent tranquillement a leur besogne. L'un d'eux monta sur la charrette, et jeta a ses camarades les chaines, les colliers de voyage, et les liasses de pantalons de toile. Alors ils se depecerent le travail ; les uns allerent etendre dans un coin de la cour les longues chaines qu'ils nommaient dans leur argot les ficelles ; les autres deployerent sur le pave les taffetas, les chemises et les pantalons ; tandis que les plus sagaces examinaient un a un, sous l'oeil de leur capitaine, petit vieillard trapu, les carcans de fer, qu'ils eprouvaient ensuite en les faisant etinceler sur le pave. Le tout aux acclamations railleuses des prisonniers, dont la voix n'etait dominee que par les rires bruyants des forcats pour qui cela se preparait, et qu'on voyait relegues aux croisees de la vieille prison qui donne sur la petite cour.

Quand ces apprets furent terminees, un monsieur brode en argent, qu'on appelait monsieur l'inspecteur donna un ordre au directeur de la prison ; et un moment apres voila que deux ou trois portes basses vomirent presque en meme temps, et comme par bouffees, dans la cour, des nuees d'hommes hideux, hurlants et deguenilles. C'etaient les forcats.

A leur entree, redoublement de joie aux fenetres. Quelques-uns d'entre eux, les grands noms du bagne, furent salues d'acclamations et d'applaudissements qu'ils recevaient avec une sorte de modestie fiere. La plupart avaient des especes de chapeaux tresses de leurs propres mains, avec la paille du cachot, et toujours d'une forme etrange, afin que dans les villes ou l'on passerait le chapeau fit remarquer la tete. Ceux-la etaient plus applaudis encore. Un, surtout, excita des transports d'enthousiasme ; un jeune homme de dix-sept ans, qui avait un visage de jeune fille. Il sortait du cachot, ou il etait au secret depuis huit jours ; de sa botte de paille il s'etait fait un vetement qui l'enveloppait de la tete aux pieds, et il entra dans la cour en faisant la roue sur lui-meme avec l'agilite d'un serpent. C'etait un baladin condamne pour vol. Il y eut une rage de battements de mains et de cris de joie. Les galeriens y repondaient, et c'etait une chose effrayante que cet echange de gaietes entre les forcats en titre et les forcats aspirants. La societe avait beau ; etre la, representee par les geoliers et les curieux epouvantes, le crime la narguait en face, et de ce chatiment horrible faisait une fete de famille.

A mesure qu'ils arrivaient, on les poussait, entre deux haies de gardes-chiourme, dans la petite cour grillee, ou la visite des medecins les attendait. C'est la que tous tentaient un dernier effort pour eviter le voyage, alleguant quelque excuse de sante, les yeux malades, la jambe boiteuse, la main mutiliee. Mais presque toujours on les trouvait bons pour le bagne ; et alors chacun se resignait avec insouciance, oubliant en peu de minutes sa pretendue infirmitie de toute la vie.

La grille de la petite cour se rouvrit. Un gardien fit l'appel par ordre alphabetique ; et alors ils sortirent un a un, et chaque forcat s'alla ranger debout dans un coin de la grande cour, pres d'un compagnon donne par le hasard de sa lettre initiale. Ainsi chacun se voit reduit a lui-meme ; chacun porte sa chaine pour soi, cote a cote avec un inconnu ; et si par hasard un forcat a un ami, la chaine l'en separe. Derniere des miseres.

Quand il y en eut a peu pres une trentaine de sortis, on referma la grille. Un argousin les aligna avec son baton, jeta devant chacun d'eux une chemise, une veste et un pantalon de grosse toile, puis fit un signe, et tous commencerent a se deshabiller. Un incident inattendu vint, comme a point nomme, changer cette humiliation en torture.

Jusqu'alors le temps avait ete assez beau, et, si la bise d'octobre refroidissait l'air, de temps en temps aussi elle ouvrait ca et la dans les brumes grises du ciel une crevasse par ou tombait un rayon de soleil. Mais a peine les forcats se furent-ils depouilles de leurs haillons de prison, au moment ou ils s'offraient nus et debout a la visite soupconneuse des gardiens, et aux regards curieux des etrangers qui tournaient autour d'eux, pour examiner leurs epaules, le ciel devint noir, une froide averse d'automne eclata brusquement, et se dechargea a torrents dans la cour carree, sur les tetes decouvertes, sur les membres nus des galeriens, sur leurs miserables sayons etales sur le pave.

En un clin d'oeil le preau se vida de tout ce qui n'etait pas argousin ou galerien. Les curieux de Paris allerent s'abriter sous les auvents des portes.

Cependant la pluie tombait a flots. On ne voyait plus dans la cour que les forcats nus et ruisselants sur le pave noye. Un silence morne avait succede a leurs bruyantes bravades. Ils grelottaient, leurs dents claquaient ; leurs jambes maigries, leurs genoux noueux s'entre-choquaient ; et c'etait pitie de les voir appliquer sur leurs membres bleus ces chemises trempees, ces vestes, ces pantalons degouttant de pluie. La nudite eut ete meilleure.

Un seul, un vieux, avait conserve quelque gaiete. Il s'ecria, en s'essuyant avec sa chemise mouillee, que cela n'etait pas dans le programme ; puis se prit a rire en montrant le poing au ciel.

Quand ils eurent revetu les habits de route, on les mena par bandes de vingt ou trente a l'autre coin du preau, ou les cordons allonges a terre les attendaient. Ces cordons sont de longues et fortes chaines coupees transversalement de deux en deux pieds par d'autres chaines plus courtes, a l'extremite desquelles se rattache un carcan carre, qui s'ouvre au moyen d'une charniere pratiquee a l'un des angles et se ferme a l'angle oppose par un boulon de fer, rive pour tout le voyage sur le cou du galerien. Quand ces cordons sont developpes a terre, ils figurent assez bien la grande arete d'un poisson.

On fit asseoir les galeriens dans la boue, sur les paves inondes ; on leur essaya les colliers ; puis deux forgerons de la chiourme, armes d'enclumes portatives, les leur riverent a froid a grands coups de masses de fer. C'est un moment affreux, ou les plus hardis palissent. Chaque coup de marteau, assene sur l'enclume appuyee a leur dos, fait rebondir le menton du patient ; le moindre mouvement d'avant en arriere lui ferait sauter le crane comme une coquille de noix.

Après cette operation, ils devinrent sombres. On n'entendait plus que le grelottement des chaines, et par intervalles un cri et le bruit sourd du baton des gardes-chiourme sur les membres des recalcitrants. Il y en eut qui pleurerent ; les vieux frissonnaient et se mordaient les levres. Je regardai avec terreur tous ces profils sinistres dans leurs cadres de fer.

Ainsi, apres la visite des medecins, la visite des geoliers ; apres la visite des geoliers, le ferrage. Trois actes a ce spectacle.

Un rayon de soleil reparut. On eut dit qu'il mettait le feu a tous ces cerveaux. Les forcats se leverent a la fois, comme par un mouvement convulsif. Les cinq cordons se rattachèrent par les mains, et tout a coup se formerent en ronde immense autour de la branche de la lanterne. Ils tournaient a fatiguer les yeux. Ils chantaient une chanson du bagne, une romance d'argot, sur un air tantot plaintif, tantot furieux et gai ; on entendait par intervalles des cris greles, des eclats de rire déchirés et haletants se meler aux mysterieuses paroles ; puis des acclamations furibondes ; et les chaines qui s'entre-choquaient en cadence servaient d'orchestre a ce chant plus rauque que leur bruit. Si je cherchais une image du sabbat, je ne la voudrais ni meilleure ni pire.

On apporta dans le preau un large baquet. Les gardes-chiourme rompirent la danse des forcats a coups de baton, et les conduisirent a ce baquet, dans lequel on voyait nager je ne sais quelles herbes dans je ne sais quel liquide fumant et sale. Ils mangerent.

Puis, ayant mange, ils jeterent sur le pave ce qui restait de leur soupe et de leur pain bis, et se remirent a danser et a chanter. Il parait qu'on leur laisse cette liberte le jour du ferrage et la nuit qui le suit.

J'observais ce spectacle etrange avec une curiosite si avide, si palpitante, si attentive, que je m'etais oublie moi-meme. Un profond sentiment de pitie me remuait jusqu'aux entrailles, et leurs rires me faisaient pleurer.

Tout a coup, a travers la reverie profonde ou j'etais tombe, je vis la ronde hurlante s'arreter et se taire. Puis tous les yeux se tournerent vers la fenetre que j'occupais. -- Le condamne ! le condamne ! crierent-ils tous en me montrant du doigt ; et les explosions de joie redoublerent.

Je restai petrifie.

J'ignore d'ou ils me connaissaient et comment ils m'avaient reconnu.

-- Bonjour ! bonsoir ! me crierent-ils avec leur ricanement atroce. Un des plus jeunes, condamne aux galeres perpetuelles, face luisante et plombée, me regarda d'un air d'envie en disant : -- Il est heureux ! il sera rogne ! Adieu, camarade !

Je ne puis dire ce qui se passait en moi. J'etais leur camarade en effet. La Greve est soeur de Toulon. J'etais meme place plus bas qu'eux ; ils me faisaient honneur. Je frissonnai.

Oui, leur camarade ! Et quelques jours plus tard, j'aurais pu aussi, moi, etre un spectacle pour eux.

J'etais demeure a la fenetre, immobile, perclus, paralyse. Mais quand je vis les cinq cordons s'avancer, se ruer vers moi avec des paroles d'une infernale cordialite ; quand j'entendis le tumultueux fracas de leurs chaines, de leurs clameurs, de leurs pas, au pied du mur, il me sembla que cette nuee de demons escaladait ma miserable cellule ; je poussai un cri, je me jetai sur la porte d'une violence a la briser ;

mais pas moyen de fuir ; les verrous etaient tires en dehors. Je heurtai, j'appelai avec rage. Puis il me sembla entendre de plus pres encore les effrayantes voix des forcats. Je crus voir leurs tetes hideuses paraitre deja au bord de ma fenetre, je poussai un second cri d'angoisse, et je tombai evanou.

XIV

Quand je revins a moi, il etait nuit. J'etais couche dans un grabat ; une lanterne qui vacillait au plafond me fit voir d'autres grabats alignes des deux cotes du mien. Je compris qu'on m'avait transporte a l'infirmierie.

Je restai quelques instants eveille, mais sans pensee et sans souvenir, tout entier au bonheur d'etre dans un lit. Certes, en d'autres temps, ce lit d'hospital et de prison m'eut fait reculer de degout et de pitie ; mais je n'etais plus le meme homme. Les draps etaient gris et rudes au toucher, la couverture maigre et trouee ; on sentait la paille a travers le matelas ; qu'importe ! mes membres pouvaient se deroidir a l'aise entre ces draps grossiers ; sous cette couverture, si mince qu'elle fut, je sentais se dissiper peu a peu cet horrible froid de la moelle des os dont j'avais pris l'habitude. -- Je me rendormis.

Un grand bruit me reveilla ; il faisait petit jour. Ce bruit venait du dehors ; mon lit etait a cote de la fenetre, je me levai sur mon seant pour voir ce que c'etait.

La fenetre donnait sur la grande cour de Bicetre. Cette cour etait pleine de monde ; deux haies de veterans avaient peine a maintenir libre, au milieu de cette foule, un etroit chemin qui traversait la cour. Entre ce double rang de soldats cheminaient lentement, cahotees a chaque pave, cinq longues charrettes chargees d'hommes ; c'etaient les forcats qui parlaient.

Ces charrettes etaient decouvertes. Chaque cordon en occupait une. Les forcats etaient assis de cote sur chacun des bords, adosses les uns aux autres, separees par la chaine commune, qui se developpait dans la longueur du chariot, et sur l'extremite de laquelle un argousin debout, fusil charge, tenait le pied. On entendait bruire leurs fers, et, a chaque secousse de la voiture, on voyait sauter leurs tetes et balloter leurs jambes pendantes.

Une pluie fine et penetrante glacait l'air, et collait sur leurs genoux leurs pantalons de toile, de gris devenus noirs. Leurs longues barbes, leurs cheveux courts ruisselaient ; leurs visages etaient violets ; on les voyait grelotter, et leurs dents grincaient de rage et de froid. Du reste, pas de mouvements possibles. Une fois rive a cette chaine, on n'est plus qu'une fraction de ce tout hideux qu'on appelle le cordon, et qui se meut comme un seul homme. L'intelligence doit abdiquer, le carcan du bagne la condamne a mort ; et quant a l'animal lui-meme, il ne doit plus avoir de besoins et d'appetits qu'a heures fixes. Ainsi, immobiles, la plupart demi-nus, tetes decouvertes et pieds pendants, ils commencent leur voyage de vingt-cinq jours, charges sur les memes charrettes, vetus des memes vetements pour le

soleil a plomb de juillet et pour les froides pluies de novembre. On dirait que les hommes veulent mettre le ciel de moitié dans leur office de bourreaux.

Il s'était établi entre la foule et les charrettes je ne sais quel horrible dialogue ; injures d'un côté, bravades de l'autre, imprecations des deux parts ; mais, à un signe du capitaine, je vis les coups de bâton pleuvoir au hasard dans les charrettes, sur les épaules ou sur les têtes, et tout rentra dans cette espèce de calme extérieur qu'on appelle l'ordre. Mais les yeux étaient pleins de vengeance, et les poings des misérables se crispaient sur leurs genoux.

Les cinq charrettes, escortées de gendarmes à cheval et d'argousins à pied, disparurent successivement sous la haute porte cintrée de Bicêtre ; une sixième les suivit, dans laquelle ballottaient péle-mêle les chaudières, les gamelles de cuivre et les chaînes de rechange. Quelques gardes-chiourme qui s'étaient attardés à la cantine sortirent en courant pour rejoindre leur escouade. La foule s'écoula. Tout ce spectacle s'évanouit comme une fantasmagorie. On entendit s'affaiblir par degrés dans l'air le bruit lourd des roues et des pieds des chevaux sur la route pavée de Fontainebleau, le claquement des fouets, le cliquetis des chaînes, et les hurlements du peuple qui souhaitait malheur au voyage des galériens.

Et c'est là pour eux le commencement !

Que me disait-il donc, l'avocat ? Les galères ! Ah ! oui, plutôt mille fois la mort, plutôt l'échafaud que le bagne, plutôt le néant que l'enfer ; plutôt livrer mon cou au couteau de Guillotin qu'au carcan de la chiourme ! Les galères, juste ciel !

XV

Malheureusement je n'étais pas malade. Le lendemain il fallut sortir de l'infirmerie. Le cachot me reprit.

Pas malade ! en effet, je suis jeune, sain et fort. Le sang coule librement dans mes veines ; tous mes membres obéissent à tous mes caprices ; je suis robuste de corps et d'esprit, constitué pour une longue vie ; oui, tout cela est vrai ; et cependant j'ai une maladie, une maladie mortelle, une maladie faite de la main des hommes.

Depuis que je suis sorti de l'infirmerie, il m'est venu une idée poignante, une idée à me rendre fou, c'est que j'aurais peut-être pu m'évader si l'on m'y avait laissé. Ces médecins, ces sœurs de charité, semblaient prendre intérêt à moi. Mourir si jeune et d'une telle mort ! On eût dit qu'ils me plaignaient, tant ils étaient empressés autour de mon chevet. Bah ! curiosité ! Et puis, ces gens qui guérissent vous guérissent bien d'une fièvre, mais non d'une sentence de mort. Et pourtant cela leur serait si facile ! une porte ouverte ! Qu'est-ce que cela leur ferait ?

Plus de chance maintenant ! Mon pourvoi sera rejeté, parce que tout est en règle ; les témoins ont bien témoigné, les plaideurs ont bien

plaide, les juges ont bien juge. Je n'y compte pas, a moins que...
Non, folie ! plus d'esperance ! Le pourvoi, c'est une corde qui vous
tient suspendu au-dessus de l'abime, et qu'on entend craquer a chaque
instant, jusqu'a ce qu'elle se casse. C'est comme si le couteau de la
guillotine mettait six semaines a tomber.

Si j'avais ma grace ? -- Avoir ma grace ! Et par qui ? et pourquoi ?
et comment ? Il est impossible qu'on me fasse grace. L'exemple ! comme
ils disent.

Je n'ai plus que trois pas a faire : Bicetre, la Conciergerie, la
Greve.

XVI

Pendant le peu d'heures que j'ai passees a l'infirmierie, je m'etais
assis pres d'une fenetre, au soleil -- il avait reparu -- ou du moins
recevant du soleil tout ce que les grilles de la croisee m'en
laissaient.

J'etais la, ma tete pesante et embrassee dans mes deux mains, qui en
avaient plus qu'elles n'en pouvaient porter, mes coudes sur mes
genoux, les pieds sur les barreaux de ma chaise ; car l'abattement
fait que je me courbe et me replie sur moi-meme comme si je n'avais
plus ni os dans les membres ni muscles dans la chair.

L'odeur etouffee de la prison me suffoquait plus que jamais, j'avais
encore dans l'oreille tout ce bruit de chaines des galeries,
j'eprouvais une grande lassitude de Bicetre. Il me semblait que le bon
Dieu devrait bien avoir pitie de moi et m'envoyer au moins un petit
oiseau pour chanter la, en face, au bord du toit.

Je ne sais si ce fut le bon Dieu ou le demon qui m'exauca ; mais
presque au meme moment j'entendis s'elever sous ma fenetre une voix,
non celle d'un oiseau, mais bien mieux : la voix pure, fraiche,
veloutee d'une jeune fille de quinze ans. Je levai la tete comme en
sursaut, j'ecoutai avidement la chanson qu'elle chantait. C'etait un
air lent et langoureux, une espece de roucoulement triste et
lamentable ; voici les paroles :

C'est dans la rue du Mail Ou j'ai ete coltige,
Malure, Par trois coquins de railles,
Lirlonfa malurette, Sur mes -sique 'ont fonce,
Lirlonfa malure.

Je ne saurais dire combien fut amer mon desappointement. La voix
continua :

Sur mes sique' ont fonce,
Malure. Ils m'ont mis la tartouve,
Lirlonfa malurette, Grand Meudon est aboule,
Lirlonfa malure. Dans mon trimin rencontre,
Lirlonfa malurette, Un peigre du quartier
Lirlonfa malure.

Un peigre du quartier
Malure. -- Va-t'en dire a ma largue,
Lirlonfa malurette,
Que je suis enfourraille,
Lirlonfa malure. Ma largue tout en colere,
Lirlonfa malurette,

M'dit : Qu'as-tu donc morfille ?
Lirlonfa malure.

M'dit : Qu'as-tu donc morfille ?
Malure. -- J'ai fait suer un chene,
Lirlonfa malurette, Son auberg j'ai engante,
Lirlonfa malure, Son auberg et sa toquante,
Lirlonfa malurette, Et ses attach's de ces,
Lirlonfa malure.

Et ses attach's de ces,
Malure. Ma largu' part pour Versailles,
Lirlonfa malurette, Aux pieds d' sa majeste,
Lirlonfa malure. Elle lui force un babillard,
Lirlonfa malurette, Pour m' faire defourrailler
Lirlonfa malure.

Pour m'faire defourrailler
Malure. -- Ah ! si j'en defourraille,
Lirlonfa malurette, Ma largue j'entiferai,
Lirlonfa malure.
J' li ferai porter fontange,
Lirlonfa malurette,
Et souliers galuches, Lirlonfa malure.
Et souliers galuches,

Malure. Mais grand dabe qui s'fache,
Lirlonfa malurette,
Dit : -- Par mon caloquet,
Lirlonfa malure,

J' li ferai danser une danse,
Lirlonfa malurette, Ou il n'y a pas de plancher
Lirlonfa malure.

Je n'en ai pas entendu et n'aurais pu en entendre davantage. Le sens a demi compris et a demi cache de cette horrible complainte ; cette lutte du brigand avec le guet, ce voleur qu'il rencontre et qu'il depeche a sa femme, cet epouvantable message : J'ai assassine un homme et je suis arrete, j'ai fait suer un chene et je suis enfourraille ; cette femme qui court a Versailles avec un placet, et cette Majeste qui s'indigne et menace le coupable de lui faire danser la danse ou il n'y a pas de plancher ; et tout cela chante sur l'air le plus doux et par la plus douce voix qui ait jamais endormi l'oreille humaine !... J'en suis reste navre, glace, aneanti. C'etait une chose repoussante que toutes ces monstrueuses paroles sortant de cette bouche vermeille et fraiche. On eut dit la bave d'une limace sur une rose.

Je ne saurais rendre ce que j'eprouvais ; j'etais a la fois blesse et caresse. Le patois de la caverne et du bagne, cette langue ensanglantee et grotesque, ce hideux argot, marie a une voix de jeune fille, gracieuse transition de la voix d'enfant a la voix de femme !

tous ces mots difformes et mal faits, chantes, cadences, perles !

Ah ! qu'une prison est quelque chose d'infame ! Il y a un venin qui y salit tout. Tout s'y fletrit, meme la chanson d'une fille de quinze ans ! Vous y trouvez un oiseau, il a de la boue sur son aile ; vous y cueillez une jolie fleur, vous la respirez ; elle pue.

XVII

Oh ! si je m'evadais, comme je courrais a travers champs !

Non, il ne faudrait pas courir. Cela fait regarder et soupconner. Au contraire, marcher lentement, tete levee, en chantant. Tacher d'avoir quelque vieux sarrau bleu a dessins rouges. Cela deguise bien. Tous les maraichers des environs en portent.

Je sais aupres d'Arcueil un fourre d'arbres a cote d'un marais, ou, etant au college, je venais avec mes camarades pecher des grenouilles tous les jeudis. C'est la que je me cacherais jusqu'au soir.

La nuit tombee, je reprendrais ma course. J'irais a Vincennes. Non, la riviere m'empecherait. J'irais a Arpajon. -- Il aurait mieux valu prendre du cote de Saint-Germain, et aller au Havre, et m'embarquer pour l'Angleterre. -- N'importe ! j'arrive a Longjumeau. Un gendarme passe ; il me demande mon passeport... Je suis perdu !

Ah ! malheureux reveur, brise donc d'abord le mur epais de trois pieds qui t'emprisonne ! La mort ! la mort !

Quand je pense que je suis venu tout enfant, ici, a Bicetre, voir le grand puits et les fous !

XVIII

Pendant que j'ecrivais tout ceci, ma lampe a pali, le jour est venu, l'horloge de la chapelle a sonne six heures. --

Qu'est-ce que cela veut dire ? Le guichetier de garde vient d'entrer dans mon cachot, il a ote sa casquette, m'a salue, s'est excuse de me deranger et m'a demande, en adoucissant de son mieux sa rude voix, ce que je desirais a dejeuner...

Il m'a pris un frisson. -- Est-ce que ce serait pour aujourd'hui ?

XIX

C'est pour aujourd'hui !

Le directeur de la prison lui-meme vient de me rendre visite. Il m'a demande en quoi il pourrait m'etre agreable ou utile, a exprime le desir que je n'eusse pas a me plaindre de lui ou de ses subordonnes, s'est informe avec interet de ma sante et de la facon dont j'avais passe la nuit ; en me quittant, il m'a appele monsieur !

C'est pour aujourd'hui !

XX

Il ne croit pas, ce geolier, que j'aie a me plaindre de lui et de ses sous-geoliers. Il a raison. Ce serait mal a moi de me plaindre ; ils ont fait leur metier, ils m'ont bien garde ; et puis ils ont ete polis a l'arrivee et au depart. Ne dois-je pas etre content ?

Ce bon geolier, avec son sourire benin, ses paroles caressantes, son oeil qui flatte et qui espionne, ses grosses et larges mains, c'est la prison incarnee, c'est Bicetre qui s'est fait homme. Tout est prison autour de moi ; je retrouve la prison sous toutes les formes, sous la forme humaine comme sous la forme de grille ou de verrou. Ce mur, c'est de la prison en pierre ; cette porte, c'est de la prison en bois ; ces guichetiers, c'est de la prison en chair et en os. La prison est une espece d'etre horrible, complet, indivisible, moitie maison, moitie homme. Je suis sa proie ; elle me couve, elle m'enlace de tous ses replis. Elle m'enferme dans ses murailles de granit, me cadenasse sous ses serrures de fer, et me surveille avec ses yeux de geolier.

Ah ! miserable ! que vais-je devenir ? qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ?

XXI

Je suis calme maintenant. Tout est fini, bien fini. Je suis sorti de l'horrible anxiete ou m'avait jete la visite du directeur. Car, je l'avoue, j'esperais encore. -- Maintenant, Dieu merci, je n'espere plus.

Voici ce qui vient de se passer :

Au moment ou six heures et demie sonnaient, -- non, c'etait l'avant-quart -- la porte de mon cachot s'est rouverte. Un vieillard a tete blanche, vetu d'une redingote brune, est entre. Il a entr'ouvert sa redingote. J'ai vu une soutane, un rabat. C'etait un pretre.

Ce pretre n'etait pas l'aumonier de la prison. Cela etait sinistre.

Il s'est assis en face de moi avec un sourire bienveillant ; puis a secoue la tete et leve les yeux au ciel, c'est-a-dire a la voute du cachot. Je l'ai compris.

-- Mon fils, m'a-t-il dit, etes-vous prepare ?

Je lui ai repondu d'une voix faible :

-- Je ne suis pas prepare, mais je suis pret.

Cependant ma vue s'est troublee, une sueur glacee est sortie a la fois de tous mes membres, j'ai senti mes tempes se gonfler, et j'avais les oreilles pleines de bourdonnements.

Pendant que je vacillais sur ma chaise comme endormi, le bon vieillard parlait. C'est du moins ce qu'il m'a semble, et je crois me souvenir que j'ai vu ses levres remuer, ses mains s'agiter, ses yeux reluire.

La porte s'est rouverte une seconde fois. Le bruit des verrous nous a arraches, moi a ma stupeur, lui a son discours. Une espece de monsieur, en habit noir, accompagne du directeur de la prison, s'est presente, et m'a salue profondement. Cet homme avait sur le visage quelque chose de la tristesse officielle des employes des pompes funebres. Il tenait un rouleau de papier a la main.

-- Monsieur, m'a-t-il dit avec un sourire de courtoisie, je suis huissier pres la cour royale de Paris. J'ai l'honneur de vous apporter un message de la part de monsieur le procureur general.

La premiere secousse etait passee. Toute ma presence d'esprit m'etait revenue.

-- C'est monsieur le procureur general, lui ai-je repondu, qui a demande si instamment ma tete ? Bien de l'honneur pour moi qu'il m'ecrive. J'espere que ma mort lui va faire grand plaisir ; car il me serait dur de penser qu'il l'a sollicitee avec tant d'ardeur et qu'elle lui etait indifferente.

J'ai dit tout cela, et j'ai repris d'une voix ferme :

-- Lisez, monsieur !

Il s'est mis a me lire un long texte, en chantant a la fin de chaque ligne et en hesitant au milieu de chaque mot. C'etait le rejet de mon pourvoi.

-- L'arret sera execute aujourd'hui en place de Greve, a-t-il ajoute quand il a eu termine, sans lever les yeux de dessus son papier timbre. Nous partons a sept heures et demie precises pour la Conciergerie. Mon cher monsieur aurez-vous l'extreme bonte de me suivre ?

Depuis quelques instants je ne l'ecoutais plus. Le directeur causait avec le pretre ; lui avait l'oeil fixe sur son papier ; je regardais la porte, qui etait restee entrouverte... -- Ah ! miserable ! quatre fusiliers dans le corridor !

L'huissier a repete sa question, en me regardant cette fois.

-- Quand vous voudrez, lui ai-je repondu. A votre aise !

Il m'a salue en disant :

-- J'aurai l'honneur de venir vous chercher dans une demi-heure.

Alors ils m'ont laisse seul.

Un moyen de fuir, mon Dieu ! un moyen quelconque ! Il faut que je m'evade ! il le faut ! sur-le-champ ! par les portes, par les fenetres, par la charpente du toit ! quand meme je devrais laisser de ma chair apres les poutres !

O rage ! demons ! malediction ! Il faudrait des mois pour percer ce mur avec de bons outils, et je n'ai ni un clou, ni une heure !

XXII

De la Conciergerie.

Me voici transfere, comme dit le proces-verbal.

Mais le voyage vaut la peine d'etre conte.

Sept heures et demie sonnaient lorsque l'huissier s'est presente de nouveau au seuil de mon cachot. -- Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends. -- Helas ! lui et d'autres !

Je me suis leve, j'ai fait un pas ; il m'a semble que je n'en pourrais faire un second, tant ma tete etait lourde et mes jambes faibles. Cependant je me suis remis et j'ai continue d'une allure assez ferme. Avant de sortir du cabanon, j'y ai promene un dernier coup d'oeil. -- Je l'aimais, mon cachot. -- Puis, je l'ai laisse vide et ouvert ; ce qui donne a un cachot un air singulier.

Au reste, il ne le sera pas longtemps. Ce soir on y attend quelqu'un, disaient les porte-clefs, un condamne que la cour d'assises est en train de faire a l'heure qu'il est.

Au detour du corridor l'aumonier nous a rejoints. Il venait de dejeuner.

Au sortir de la geole, le directeur m'a pris affectueusement la main, et a renforce mon escorte de quatre veterans.

Devant la porte de l'infirmerie, un vieillard moribond m'a crie : Au revoir !

Nous sommes arrives dans la cour. J'ai respire ; cela m'a fait du bien.

Nous n'avons pas marche longtemps a l'air. Une voiture attellee de chevaux de poste stationnait dans la premiere cour ; c'est la meme voiture qui m'avait amene ; une espece de cabriolet oblong, divise en deux sections par une grille transversale de fil de fer si epaisse qu'on la dirait tricotee. Les deux sections ont chacune une porte, l'une devant, l'autre derriere la carriole. Le tout si sale, si noir si poudreux, que le corbillard des pauvres est un carrosse du sacre en comparaison.

Avant de m'ensevelir dans cette tombe a deux roues, j'ai jete un

regard dans la cour, un de ces regards desesperes devant lesquels il semble que les murs devraient crouler. La cour, espece de petite place plantee d'arbres, etait plus encombree encore de spectateurs que pour les galeriens. Deja la foule !

Comme le jour du depart de la chaine, il tombait une pluie de la saison, une pluie fine et glatee qui tombe encore a l'heure ou j'ecris, qui tombera sans doute toute la journee, qui durera plus que moi.

Les chemins etaient effondres, la cour pleine de fange et d'eau. J'ai eu plaisir a voir cette foule dans cette boue.

Nous sommes montes, l'huissier et un gendarme, dans le compartiment de devant ; le pretre, moi et un gendarme dans l'autre. Quatre gendarmes a cheval autour de la voiture. Ainsi, sans le postillon, huit hommes pour un homme.

Pendant que je montais, il y avait une vieille aux yeux gris qui disait : -- J'aime encore mieux cela que la chaine.

Je conçois. C'est un spectacle qu'on embrasse plus aisement d'un coup d'oeil, c'est plus tot vu. C'est tout aussi beau et plus commode. Rien ne vous distrait. Il n'y a qu'un homme, et sur cet homme seul autant de misere que sur tous les forcats a la fois. Seulement cela est moins eparpille ; c'est une liqueur concentree, bien plus savoureuse.

La voiture s'est ebranlee. Elle a fait un bruit sourd en passant sous la voute de la grande porte, puis a debouche dans l'avenue, et les lourds battants de Bicetre se sont refermes derriere elle. Je me sentais emporte avec stupeur, comme un homme tombe en lethargie qui ne peut ni remuer ni crier et qui entend qu'on l'enterre. J'ecoutais vaguement les paquets de sonnettes pendus au cou des chevaux de poste sonner en cadence et comme par hoquets, les roues ferrees bruire sur le pave ou cogner la caisse en changeant d'orniere, le galop sonore des gendarmes autour de la carriole, le fouet claquant du postillon. Tout cela me semblait comme un tourbillon qui m'emportait.

A travers le grillage d'un judas perce en face de moi, mes yeux s'etaient fixes machinalement sur l'inscription gravee en grosses lettres au-dessus de la grande porte de Bicetre : HOSPICE DE LA VIEILLESSE.

-- Tiens, me disais-je, il parait qu'il y a des gens qui vieillissent, la.

Et, comme on fait entre la veille et le sommeil, je retournais cette idee en tous sens dans mon esprit engourdi de douleur. Tout a coup la carriole, en passant de l'avenue dans la grande route, a change le point de vue de la lucarne. Les tours de Notre-Dame sont venues s'y encadrer, bleues et a demi effacees dans la brume de Paris. Sur-le-champ le point de vue de mon esprit a change aussi. J'etais devenu machine comme la voiture. A l'idee de Bicetre a succede l'idee des tours de Notre-Dame. -- Ceux qui seront sur la tour ou est le drapeau verront bien, me suis-je dit en souriant stupidement.

Je crois que c'est a ce moment-la que le pretre s'est remis a me parler. Je l'ai laisse dire patiemment. J'avais deja dans l'oreille le bruit des roues, le galop des chevaux, le fouet du postillon. C'etait

un bruit de plus.

J'ecoutais en silence cette chute de paroles monotones qui assoupissaient ma pensee comme le murmure d'une fontaine, et qui passaient devant moi, toujours diverses et toujours les memes, comme les ormeaux tordus de la grande route, lorsque la voix breve et saccadee de l'huissier, place sur le devant, est venue subitement me secouer.

-- Eh bien ! monsieur l'abbe, disait-il avec un accent presque gai, qu'est-ce que vous savez de nouveau ?

C'est vers le pretre qu'il se retournait en parlant ainsi.

L'aumonier, qui me parlait sans relache, et que la voiture assourdissait, n'a pas repondu.

-- He ! he ! a repris l'huissier en haussant la voix pour avoir le dessus sur le bruit des roues ; infernale voiture !

Infernale ! En effet. Il a continue :

-- Sans doute, c'est le cahot ; on ne s'entend pas. Qu'est-ce que je voulais donc dire ? Faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que je voulais dire, monsieur l'abbe ! -- Ah ! savez-vous la grande nouvelle de Paris, aujourd'hui ?

J'ai tressailli, comme s'il parlait de moi.

-- Non, a dit le pretre, qui avait enfin entendu, je n'ai pas eu le temps de lire les journaux ce matin. Je verrai cela ce soir. Quand je suis occupe comme cela toute la journee, je recommande au portier de me garder mes journaux, et je les lis en rentrant.

-- Bah ! a repris l'huissier, il est impossible que vous ne sachiez pas cela. La nouvelle de Paris ! la nouvelle de ce matin !

J'ai pris la parole.

-- Je crois la savoir.

L'huissier m'a regarde.

-- Vous ! vraiment ! En ce cas, qu'en dites-vous ?

-- Vous etes curieux ! lui ai-je dit.

-- Pourquoi, monsieur ? a replique l'huissier. Chacun a son opinion politique. Je vous estime trop pour croire que vous n'avez pas la votre. Quant a moi, je suis tout a fait d'avis du retablissement de la garde nationale. J'etais sergent de ma compagnie, et, ma foi, c'etait fort agreable.

Je l'ai interrompu.

-- Je ne croyais pas que ce fut de cela qu'il s'agissait.

-- Et de quoi donc ? Vous disiez savoir la nouvelle...

-- Je parlais d'une autre, dont Paris s'occupe aussi aujourd'hui.

L'imbecile n'a pas compris ; sa curiosité s'est éveillée.

-- Une autre nouvelle ? Ou diable avez-vous pu apprendre des nouvelles ? Laquelle, de grâce, mon cher monsieur ? Savez-vous ce que c'est, monsieur l'abbé ? êtes-vous plus au courant que moi ? Mettez-moi au fait, je vous prie. De quoi s'agit-il ? -- Voyez-vous, j'aime les nouvelles. Je les conte à monsieur le président, et cela l'amuse.

Et mille billevesées. Il se tournait tour à tour vers le prêtre et vers moi, et je ne répondais qu'en haussant les épaules.

-- Eh bien ! m'a-t-il dit, à quoi pensez-vous donc ?

-- Je pense, ai-je répondu, que je ne penserai plus ce soir.

-- Ah ! c'est cela ! a-t-il répliqué. Allons, vous êtes trop triste ! M. Castaing causait.

Puis, après un silence :

-- J'ai conduit M. Papavoine ; il avait sa casquette de loutre et fumait son cigare. Quant aux jeunes gens de La Rochelle, ils ne parlaient qu'entre eux. Mais ils parlaient.

Il a fait encore une pause, et a poursuivi :

-- Des fous ! des enthousiastes ! Ils avaient l'air de mépriser tout le monde. Pour ce qui est de vous, je vous trouve vraiment bien pensif, jeune homme.

-- Jeune homme ! lui ai-je dit, je suis plus vieux que vous ; chaque quart d'heure qui s'écoule me vieillit d'une année.

Il s'est retourné, m'a regardé quelques minutes avec un étonnement inepte, puis s'est mis à ricaner lourdement.

-- Allons, vous voulez rire, plus vieux que moi ! je serais votre grand-père.

-- Je ne veux pas rire, lui ai-je répondu gravement.

Il a ouvert sa tabatière.

-- Tenez, cher monsieur, ne vous fâchez pas ; une prise de tabac, et ne me gardez pas rancune.

-- N'ayez pas peur ; je n'aurai pas longtemps à vous la garder.

En ce moment sa tabatière, qu'il me tendait, a rencontré le grillage qui nous séparait. Un cahot a fait qu'elle l'a heurté assez violemment et est tombée tout ouverte sous les pieds du gendarme.

-- Maudit grillage ! s'est écrié l'huissier.

Il s'est tourné vers moi.

-- Eh bien ! ne suis-je pas malheureux ? tout mon tabac est perdu !

-- Je perds plus que vous, ai-je répondu en souriant.

Il a essayé de ramasser son tabac, en grommelant entre ses dents :

-- Plus que moi ! cela est facile à dire. Pas de tabac jusqu'à Paris ! c'est terrible !

L'aumônier alors lui a adressé quelques paroles de consolation, et je ne sais si j'étais préoccupé, mais il m'a semblé que c'était la suite de l'exhortation dont j'avais eu le commencement. Peu à peu la conversation s'est engagée entre le prêtre et l'huissier ; je les ai laissés parler de leur côté, et je me suis mis à penser du mien.

En abordant la barrière, j'étais toujours préoccupé sans doute, mais Paris m'a paru faire un plus grand bruit qu'à l'ordinaire.

La voiture s'est arrêtée un moment devant l'octroi. Les douaniers de ville l'ont inspectée. Si c'eût été un mouton ou un boeuf qu'on eût mené à la boucherie, il aurait fallu leur jeter une bourse d'argent ; mais une tête humaine ne paie pas de droit. Nous avons passé.

Le boulevard franchi, la carriole s'est enfoncée au grand trot dans ces vieilles rues tortueuses du faubourg Saint-Marceau et de la Cité, qui serpentent et s'entrecroisent comme les mille chemins d'une fourmilière. Sur le pavé de ces rues étroites le roulement de la voiture est devenu si bruyant et si rapide, que je n'entendais plus rien du bruit extérieur. Quand je jetais les yeux par la petite lucarne carrée, il me semblait que le flot des passants s'arrêtait pour regarder la voiture, et que des bandes d'enfants couraient sur sa trace. Il m'a semblé aussi voir de temps en temps dans les carrefours ça et là un homme ou une vieille en haillons, quelquefois les deux ensemble, tenant en main une liasse de feuilles imprimées que les passants se disputaient, en ouvrant la bouche comme pour un grand cri.

Huit heures et demie sonnaient à l'horloge du Palais au moment où nous sommes arrivés dans la cour de la Conciergerie. La vue de ce grand escalier, de cette noire chapelle, de ces guichets sinistres, m'a glacé. Quand la voiture s'est arrêtée, j'ai cru que les battements de mon cœur allaient s'arrêter aussi.

J'ai recueilli mes forces ; la porte s'est ouverte avec la rapidité de l'éclair ; j'ai sauté à bas du cachot roulant, et je me suis enfoncé à grands pas sous la voûte entre deux haies de soldats. Il s'était déjà formé une foule sur mon passage.

XXIII

Tant que j'ai marché dans les galeries publiques du Palais de Justice, je me suis senti presque libre et à l'aise ; mais toute ma résolution m'a abandonné quand on a ouvert devant moi des portes basses, des escaliers secrets, des couloirs intérieurs, de longs corridors étouffés et sourds, où il n'entre que ceux qui condamnent ou ceux qui sont condamnés.

L'huissier m'accompagnait toujours. Le pretre m'avait quitte pour revenir dans deux heures ; il avait ses affaires.

On m'a conduit au cabinet du directeur, entre les mains duquel l'huissier m'a remis. C'etait un echange. Le directeur l'a prie d'attendre un instant, lui annoncant qu'il allait avoir du gibier a lui remettre, afin qu'il le conduisit sur-le-champ a Bicetre par le retour de la carriole. Sans doute le condamne d'aujourd'hui, celui qui doit coucher ce soir sur la botte de paille que je n'ai pas eu le temps d'user.

-- C'est bon, a dit l'huissier au directeur, je vais attendre un moment ; nous ferons les deux proces-verbaux a la fois, cela s'arrange bien.

En attendant, on m'a depose dans un petit cabinet attenant a celui du directeur. La on m'a laisse seul, bien verrouille.

Je ne sais a quoi je pensais, ni depuis combien de temps j'etais la, quand un brusque et violent eclat de rire a mon oreille m'a reveille de ma reverie.

J'ai leve les yeux en tressaillant. Je n'etais plus seul dans la cellule. Un homme s'y trouvait avec moi, un homme d'environ cinquante-cinq ans, de moyenne taille ; ride, voute, grisonnant ; a membres trapus ; avec un regard louche dans des yeux gris, un rire amer sur le visage ; sale, en guenilles, demi-nu, repoussant a voir.

Il parait que la porte s'etait ouverte, l'avait vomi, puis s'etait refermee sans que je m'en fusse apercu. Si la mort pouvait venir ainsi !

Nous nous sommes regardes quelques secondes fixement, l'homme et moi ; lui, prolongeant son rire qui ressemblait a un rale ; moi, demi-etonne, demi-effraye.

-- Qui etes-vous ? lui ai-je dit enfin.

-- Drole de demande ! a-t-il repondu. Un friauche.

-- Un friauche ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cette question a redouble sa gaiete.

-- Cela veut dire, s'est-il ecrie au milieu d'un eclat de rire, que le taule jouera au panier avec ma sorbonne dans six semaines, comme il va faire avec ta tronche dans six heures. -- Ha ! ha ! il parait que tu comprends maintenant.

En effet, j'etais pale, et mes cheveux se dressaient. C'etait l'autre condamne, le condamne du jour, celui qu'on attendait a Bicetre, mon heritier.

Il a continue :

-- Que veux-tu ? voila mon histoire a moi. Je suis fils d'un bon peigre ; c'est dommage que Charlot [Note : Le bourreau.] ait pris la peine un jour de lui attacher sa cravate. C'etait quand regnait la

potence, par la grace de Dieu. A six ans, je n'avais plus ni pere ni mere ; l'ete, je faisais la roue dans la poussiere au bord des routes, pour qu'on me jetat un sou par la portiere des chaises de poste ; l'hiver, j'allais pieds nus dans la boue en soufflant dans mes doigts tout rouges ; on voyait mes cuisses a travers mon pantalon. A neuf ans, j'ai commence a me servir de mes louches [Note : Mes mains.], de temps en temps je vidais une fouillouse [Note : une poche.], je filais une pelure [Note : Je volais un manteau.] ; a dix ans, j'etais un marlou [Note : Un filou.]. Puis j'ai fait des connaissances ; a dix-sept, j'etais un grinche [Note : Un voleur.]. Je forçais une boutanche, je faussais une tournante. [Note : Je forçais une boutique, je faussais une clef.] On m'a pris. J'avais l'age, on m'a envoye ramer dans la petite marine [Note : Les galeres.]. Le bagne, c'est dur ; coucher sur une planche, boire de l'eau claire, manger du pain noir, trainer un imbecile de boulet qui ne sert a rien ; des coups de baton et des coups de soleil. Avec cela on est tondu, et moi qui avais de beaux cheveux chatains !... N'importe ! j'ai fait mon temps. Quinze ans, cela s'arrache ! J'avais trente-deux ans. Un beau matin on me donna une feuille de route et soixante-six francs que je m'etais amasses dans mes quinze ans de galeres, en travaillant seize heures par jour, trente jours par mois, et douze mois par annee. C'est egal, je voulais etre honnete homme avec mes soixante-six francs, et j'avais de plus beaux sentiments sous mes guenilles qu'il n'y en a sous une serpilliere de ratichon [Notes : Une soutane d'abbe.]. Mais que les diables soient avec le passeport ! Il etait jaune, et on avait ecrit dessus forcat libere. Il fallait montrer cela partout ou je passais et le presenter tous les huit jours au maire du village ou l'on me forçait de tapiquer [Note : Habiter.]. La belle recommandation ! un galerien ! Je faisais peur, et les petits enfants se sauvaient, et l'on fermait les portes. Personne ne voulait me donner d'ouvrage. Je mangeai mes soixante-six francs. Et puis il fallut vivre. Je montrai mes bras bons au travail, on ferma les portes. J'offris ma journee pour quinze sous, pour dix sous, pour cinq sous. Point. Que faire ? Un jour, j'avais faim, je donnai un coup de coude dans le carreau d'un boulanger ; j'empoignai un pain, et le boulanger m'empoigna ; je ne mangeai pas le pain, et j'eus les galeres a perpetuite, avec trois lettres de feu sur l'epaule. -- Je te montrerai, si tu veux. -- On appelle cette justice-la la recidive. Me voila donc cheval de retour [Note : Ramene au bagne.]. On me remit a Toulon ; cette fois avec les bonnets verts [Note : Les condammnes a perpetuite.]. Il fallait m'evader. Pour cela, je n'avais que trois murs a percer, deux chaines a couper, et j'avais un clou. Je m'evadai. On tira le canon d'alerte ; car, nous autres, nous sommes comme les cardinaux de Rome, habilles de rouge, et on tire le canon quand nous partons. Leur poudre alla aux moineaux. Cette fois, pas de passeport jaune, mais pas d'argent non plus. Je rencontrais des camarades qui avaient aussi fait leur temps ou casse leur ficelle. Leur coire [Note : Leur chef.] me proposa d'etre des leurs ; on faisait la grande soulasse sur le trimar [Note : On assassinait sur les grands chemins.]. J'acceptai, et je me mis a tuer pour vivre. C'etait tantot une diligence, tantot une chaise de poste, tantot un marchand de boeufs a cheval. On prenait l'argent, on laissait aller au hasard la bete ou la voiture, et l'on enterrait l'homme sous un arbre, en ayant soin que les pieds ne sortissent pas ; et puis on dansait sur la fosse, pour que la terre ne parut pas fraichement remuee. J'ai vieilli comme cela, gitant dans les broussailles, dormant aux belles etoiles, traque de bois en bois, mais du moins libre et a moi. Tout a une fin, et autant celle-la qu'une autre. Les marchands de lacets [Note : Les gendarmes.], une belle nuit, nous ont pris au collet. Mes fanandels [Note : Camarades.] se

sont sauvés ; mais moi, le plus vieux, je suis resté sous la griffe de ces chats à chapeaux galonnés. On m'a amené ici. J'avais déjà passé par tous les échelons de l'échelle, excepté un. Avoir volé un mouchoir ou tué un homme, c'était tout un pour moi désormais ; il y avait encore une récidive à m'appliquer. Je n'avais plus qu'à passer par le faucheur [Note : Le bourreau.]. Mon affaire a été courte. Ma foi, je commençais à vieillir et à n'être plus bon à rien. Mon père a épousé la veuve [Note : A été pendu.], moi je me retire à l'abbaye de Mont'-a-Regret [Note : La guillotine.]. -- Voilà, camarade.

J'étais resté stupide en l'écoutant. Il s'est remis à rire plus haut encore qu'en commençant, et a voulu me prendre la main. J'ai reculé avec horreur.

-- L'ami, m'a-t-il dit, tu n'as pas l'air brave. Ne va pas faire le singe devant la carline [Note : Le poltron devant la mort.]. Vois-tu, il y a un mauvais moment à passer sur la placarde [Note : Place de Grève.] ; mais cela est sitôt fait ! Je voudrais être là pour te montrer la culbute. Mille dieux ! j'ai envie de ne pas me pourvoir, si l'on veut me faucher aujourd'hui avec toi. Le même prêtre nous servira à tous deux ; ça m'est égal d'avoir tes restes. Tu vois que je suis un bon garçon. Hein ! dis, veux-tu ? d'amitié !

Il a encore fait un pas pour s'approcher de moi.

-- Monsieur, lui ai-je répondu en le repoussant, je vous remercie.

Nouveaux éclats de rire à ma réponse.

-- Ah ! ah ! monsieur, vous êtes un marquis ! c'est un marquis !

Je l'ai interrompu :

-- Mon ami, j'ai besoin de me recueillir, laissez-moi.

La gravité de ma parole l'a rendu pensif tout à coup. Il a remué sa tête grise et presque chauve ; puis, creusant avec ses ongles sa poitrine velue, qui s'offrait nue sous sa chemise ouverte :

-- Je comprends, a-t-il murmuré entre ses dents ; au fait, le sanglier [Note : Le prêtre.] !...

Puis, après quelques minutes de silence :

-- Tenez, m'a-t-il dit presque timidement, vous êtes un marquis, c'est fort bien ; mais vous avez là une belle redingote qui ne vous servira plus à grand-chose ! Le taule la prendra. Donnez-la-moi, je la vendrai pour avoir du tabac.

J'ai ôté ma redingote et je la lui ai donnée. Il s'est mis à battre des mains avec une joie d'enfant. Puis, voyant que j'étais en chemise et que je grelottais :

-- Vous avez froid, monsieur, mettez ceci ; il pleut, et vous seriez mouillé ; et puis il faut être décent sur la charrette.

En parlant ainsi, il ôtait sa grosse veste de laine grise et la passait dans mes bras. Je le laissais faire.

Alors j'ai été m'appuyer contre le mur, et je ne saurais dire quel effet me faisait cet homme. Il s'était mis à examiner la redingote que je lui avais donnée, et poussait à chaque instant des cris de joie.

-- Les poches sont toutes neuves ! le collet n'est pas usé ! J'en aurai au moins quinze francs. Quel bonheur ! du tabac pour mes six semaines !

La porte s'est rouverte. On venait nous chercher tous deux ; moi, pour me conduire à la chambre où les condamnés attendent l'heure ; lui, pour le mener à Bicêtre. Il s'est placé en riant au milieu du piquet qui devait l'emmener, et il disait aux gendarmes :

-- Ah ça ! ne vous trompez pas ; nous avons changé de pelure, monsieur et moi ; mais ne me prenez pas à sa place. Diable ! cela ne m'arrangerait pas, maintenant que j'ai de quoi avoir du tabac !

XXIV

Ce vieux scelerat, il m'a pris ma redingote, car je ne la lui ai pas donnée, et puis il m'a laissé cette guenille, sa veste infame. De qui vais-je avoir l'air ?

Je ne lui ai pas laissé prendre ma redingote par insouciance ou par charité. Non ; mais parce qu'il était plus fort que moi. Si j'avais refusé, il m'aurait battu avec ses gros poings.

Ah bien oui, charité ! j'étais plein de mauvais sentiments. J'aurais voulu pouvoir l'étrangler de mes mains, le vieux voleur ! pouvoir le piler sous mes pieds !

Je me sens le cœur plein de rage et d'amertume. Je crois que la poche au fiel a crevé. La mort rend méchant.

XXV

Ils m'ont amené dans une cellule où il n'y a que les quatre murs, avec beaucoup de barreaux à la fenêtre et beaucoup de verrous à la porte, cela va sans dire.

J'ai demandé une table, une chaise, et ce qu'il faut pour écrire. On m'a apporté tout cela.

Puis j'ai demandé un lit. Le guichetier m'a regardé de ce regard étonné qui semble dire : -- A quoi bon ?

Cependant ils ont dressé un lit de sangle dans le coin. Mais en même temps un gendarme est venu s'installer dans ce qu'ils appellent ma chambre. Est-ce qu'ils ont peur que je ne m'étrangle avec le matelas ?

XXVI

Il est dix heures.

O ma pauvre petite fille ! encore six heures, et je serai mort ! Je serai quelque chose d'immonde qui trainera sur la table froide des amphitheatres ; une tete qu'on moulera d'un cote, un tronc qu'on dissequera de l'autre ; puis de ce qui restera, on en mettra plein une biere, et le tout ira a Clamart.

Voila ce qu'ils vont faire de ton pere, ces hommes dont aucun ne me hait, qui tous me plaignent et tous pourraient me sauver. Ils vont me tuer. Comprends-tu cela, Marie ? Me tuer de sang-froid, en ceremonie, pour le bien de la chose ! Ah ! grand Dieu !

Pauvre petite ! ton pere, qui t'aimait tant, ton pere qui baisait ton petit cou blanc et parfume, qui passait la main sans cesse dans les boucles de tes cheveux comme sur de la soie, qui prenait ton joli visage rond dans sa main, qui te faisait sauter sur ses genoux, et le soir joignait tes deux petites mains pour prier Dieu !

Qui est-ce qui te fera tout cela maintenant ? Qui est-ce qui t'aimera ? Tous les enfants de ton age auront des peres, excepte toi. Comment te deshabitueras-tu, mon enfant, du Jour de l'An, des etrennes, des beaux joujoux, des bonbons et des baisers ? -- Comment te deshabitueras-tu, malheureuse orpheline, de boire et de manger ?

Oh ! si ces jures l'avaient vue, au moins, ma jolie petite Marie, ils auraient compris qu'il ne faut pas tuer le pere d'un enfant de trois ans.

Et quand elle sera grande, si elle va jusque-la, que deviendra-t-elle ? Son pere sera un des souvenirs du peuple de Paris. Elle rougira de moi et de mon nom ; elle sera meprisee, repoussee, vile a cause de moi, de moi qui l'aime de toutes les tendresses de mon coeur. O ma petite Marie bien-aimee ! Est-il bien vrai que tu auras honte et horreur de moi ?

Miserable ! quel crime j'ai commis, et quel crime je fais commettre a la societe !

Oh ! est-il bien vrai que je vais mourir avant la fin du jour ? Est-il bien vrai que c'est moi ? Ce bruit sourd de cris que j'entends au dehors, ce flot de peuple joyeux qui deja se hate sur les quais, ces gendarmes qui s'appretent dans leurs casernes, ce pretre en robe noire, cet autre homme aux mains rouges, c'est pour moi ! c'est moi qui vais mourir ! moi, le meme qui est ici, qui vit, qui se meut, qui respire, qui est assis a cette table, laquelle ressemble a une autre table, et pourrait aussi bien etre ailleurs ; moi, enfin, ce moi que je touche et que je sens, et dont le vetement fait les plis que voila !

XXVII

Encore si je savais comment cela est fait et de quelle facon on meurt la-dessus ! mais, c'est horrible, je ne le sais pas.

Le nom de la chose est effroyable, et je ne comprends point comment j'ai pu jusqu'a present l'ecrire et le prononcer.

La combinaison de ces dix lettres, leur aspect, leur physionomie est bien faite pour reveiller une idee epouvantable, et le medecin de malheur qui a invente la chose avait un nom predestine.

L'image que j'y attache, a ce mot hideux, est vague, indeterminee, et d'autant plus sinistre. Chaque syllabe est comme une piece de la machine. J'en construis et j'en demolis sans cesse dans mon esprit la monstrueuse charpente.

Je n'ose faire une question la-dessus, mais il est affreux de ne savoir ce que c'est, ni comment s'y prendre. Il parait qu'il y a une bascule et qu'on vous couche sur le ventre... -- Ah ! mes cheveux blanchiront avant que ma tete ne tombe !

XXVIII

Je l'ai cependant entrevue une fois.

Je passais sur la place de Greve, en voiture, un jour, vers onze heures du matin. Tout a coup la voiture s'arreta.

Il y avait foule sur la place. Je mis la tete a la portiere. Une populace encombra la Greve et le quai, et des femmes, des hommes, des enfants etaient debout sur le parapet. Au-dessus des tetes, on voyait une espece d'estrade en bois rouge que trois hommes echafaudaient.

Un condamne devait etre execute le jour meme, et l'on batissait la machine. Je detournai la tete avant d'avoir vu. A cote de la voiture, il y avait une femme qui disait a un enfant :

-- Tiens, regarde ! le couteau coule mal, ils vont graisser la rainure avec un bout de chandelle.

C'est probablement la qu'ils en sont aujourd'hui. Onze heures viennent de sonner. Ils graissent sans doute la rainure.

Ah ! cette fois, malheureux, je ne detournerai pas la tete.

XXIX

O ma grace ! ma grace ! on me fera peut-etre grace. Le roi ne m'en

veut pas. Qu'on aille chercher mon avocat ! vite l'avocat ! Je veux bien des galeres. Cinq ans de galeres, et que tout soit dit -- ou vingt ans -- ou a perpetuite avec le fer rouge. Mais grace de la vie !

Un forcat, cela marche encore, cela va et vient, cela voit le soleil.

XXX

Le pretre est revenu.

Il a des cheveux blancs, l'air tres doux, une bonne et respectable figure ; c'est en effet un homme excellent et charitable. Ce matin, je l'ai vu vider sa bourse dans les mains des prisonniers. D'ou vient que sa voix n'a rien qui emeuve et qui soit emu ? D'ou vient qu'il ne m'a rien dit encore qui m'ait pris par l'intelligence ou par le coeur ?

Ce matin, j'etais egare. J'ai a peine entendu ce qu'il m'a dit. Cependant ses paroles m'ont semble inutiles, et je suis reste indifferent ; elles ont glisse comme cette pluie froide sur cette vitre glacee.

Cependant, quand il est rentre tout a l'heure pres de moi, sa vue m'a fait du bien. C'est parmi tous ces hommes le seul qui soit encore homme pour moi, me suis-je dit. Et il m'a pris une ardente soif de bonnes et consolantes paroles.

Nous nous sommes assis, lui sur la chaise, moi sur le lit. Il m'a dit : -- Mon fils... Ce mot m'a ouvert le coeur. Il a continue :

-- Mon fils, croyez-vous en Dieu ?

-- Oui, mon pere, lui ai-je repondu.

-- Croyez-vous en la sainte eglise catholique, apostolique et romaine ?

-- Volontiers, lui ai-je dit.

-- Mon fils, a-t-il repris, vous avez l'air de douter.

Alors il s'est mis a parler. Il a parle longtemps ; il a dit beaucoup de paroles ; puis, quand il a cru avoir fini, il s'est leve et m'a regarde pour la premiere fois depuis le commencement de son discours, en m'interrogeant :

-- Eh bien ?

Je proteste que je l'avais ecoute avec avidite d'abord, puis avec attention, puis avec devouement. Je me suis leve aussi.

-- Monsieur, lui ai-je repondu, laissez-moi seul, je vous prie.

Il m'a demande :

-- Quand reviendrai-je ?

-- Je vous le ferai savoir.

Alors il est sorti sans rien dire, mais en hochant la tete, comme se disant a lui-meme :

-- Un impie !

Non, si bas que je sois tombe, je ne suis pas un impie, et Dieu m'est temoin que je crois en lui. Mais que m'a-t-il dit, ce vieillard ? rien de senti, rien d'attendri, rien de pleure, rien d'arrache de l'ame, rien qui vint de son coeur pour aller au mien, rien qui fut de lui a moi. Au contraire, je ne sais quoi de vague, d'inaccentuee, d'applicable a tout et a tous ; emphatique ou il eut ete besoin de profondeur, plat ou il eut fallu etre simple ; une espee de sermon sentimental et d'elegie theologique. Ca et la, une citation latine en latin. Saint Augustin, Saint Gregoire, que sais-je ? Et puis, il avait l'air de reciter une lecon deja vingt fois recitee, de repasser un theme, oblittere dans sa memoire a force d'etre su. Pas un regard dans l'oeil, pas un accent dans la voix, pas un geste dans les mains.

Et comment en serait-il autrement ? Ce pretre est l'aumonier en titre de la prison. Son etat est de consoler et d'exhorter, et il vit de cela. Les forcats, les patients sont du ressort de son eloquence. Il les confesse et les assiste, parce qu'il a sa place a faire. Il a vieilli a mener des hommes mourir. Depuis longtemps il est habitue a ce qui fait frissonner les autres ; ses cheveux, bien poudres a blanc, ne se dressent plus ; le baigne et l'echafaud sont de tous les jours pour lui. Il est blase. Probablement il a son cahier ; telle page les galeriens, telle page les condamnes a mort. On l'avertit la veille qu'il y aura quelqu'un a consoler le lendemain a telle heure ; il demande ce que c'est, galerien ou supplicie, et relit la page ; et puis il vient. De cette facon, il advient que ceux qui vont a Toulon et ceux qui vont a la Greve sont un lieu commun pour lui, et qu'il est un lieu commun pour eux.

Oh ! qu'on m'aillie donc, au lieu de cela, chercher quelque jeune vicaire, quelque vieux cure, au hasard, dans la premiere paroisse venue ; qu'on le prenne au coin de son feu, lisant son livre et ne s'attendant a rien, et qu'on lui dise :

-- Il y a un homme qui va mourir, et il faut que ce soit vous qui le consoliez. Il faut que vous soyez la quand on lui liera les mains, la quand on lui coupera les cheveux ; que vous montiez dans sa charrette avec votre crucifix pour lui cacher le bourreau ; que vous soyez cahote avec lui par le pave jusqu'a la Greve ; que vous traversiez avec lui l'horrible foule buveuse de sang ; que vous l'embrassiez au pied de l'echafaud, et que vous restiez jusqu'a ce que la tete soit ici et le corps la.

Alors, qu'on me l'amene, tout palpitant, tout frissonnant de la tete aux pieds ; qu'on me jette entre ses bras, a ses genoux ; et il pleurera, et nous pleurerons, et il sera eloquent, et je serai console, et mon coeur se degonflera dans le sien, et il prendra mon ame, et je prendrai son Dieu.

Mais, ce bon vieillard, qu'est-il pour moi ? que suis-je pour lui ? Un individu de l'espee malheureuse, une ombre comme il en a deja tant vu, une unite a ajouter au chiffre des executions.

J'ai peut-être tort de le repousser ainsi ; c'est lui qui est bon et moi qui suis mauvais. Hélas ! ce n'est pas ma faute. C'est mon souffle de condamné qui gâte et flétrit tout.

On vient de m'apporter de la nourriture ; ils ont cru que je devais avoir besoin. Une table délicate et recherchée, un poulet, il me semble, et autre chose encore. Eh bien ! j'ai essayé de manger ; mais, à la première bouchée, tout est tombé de ma bouche, tant cela m'a paru amer et fétide !

XXXI

Il vient d'entrer un monsieur, le chapeau sur la tête, qui m'a à peine regardé, puis a ouvert un pied-de-roi et s'est mis à mesurer de bas en haut les pierres du mur, parlant d'une voix très haute pour dire tantôt : c'est cela ; tantôt : ce n'est pas cela.

J'ai demandé au gendarme qui c'était. Il paraît que c'est une espèce de sous-architecte employé à la prison.

De son côté, sa curiosité s'est éveillée sur mon compte. Il a échangé quelques demi-mots avec le porte-clefs qui l'accompagnait ; puis a fixé un instant les yeux sur moi, a secoué la tête d'un air insouciant, et s'est remis à parler à haute voix et à prendre des mesures.

Sa besogne finie, il s'est approché de moi en me disant avec sa voix éclatante :

-- Mon bon ami, dans six mois cette prison sera beaucoup mieux.

Et son geste semblait ajouter :

-- Vous n'en jouirez pas, c'est dommage.

Il souriait presque. J'ai cru voir le moment où il allait me railler doucement, comme on plaisante une jeune mariée le soir de ses noces.

Mon gendarme, vieux soldat à chevrons, s'est chargé de la réponse.

-- Monsieur, lui a-t-il dit, on ne parle pas si haut dans la chambre d'un mort.

L'architecte s'en est allé.

Moi, j'étais là, comme une des pierres qu'il mesurait.

XXXII

Et puis, il m'est arrivé une chose ridicule.

On est venu relever mon bon vieux gendarme, auquel, ingrat egoïste que je suis, je n'ai seulement pas serré la main. Un autre l'a remplacé, homme à front déprimé, des yeux de boeuf, une figure inepte.

Au reste, je n'y avais fait aucune attention. Je tournais le dos à la porte, assis devant la table ; je tâchais de rafraîchir mon front avec ma main, et mes pensées troublaient mon esprit.

Un léger coup, frappe sur mon épaule, m'a fait tourner la tête. C'était le nouveau gendarme, avec qui j'étais seul.

Voici à peu près de quelle façon il m'a adressé la parole.

-- Criminel, avez-vous bon cœur ?

-- Non, lui ai-je dit.

La brusquerie de ma réponse a paru le déconcerter. Cependant il a repris en hésitant :

-- On n'est pas méchant pour le plaisir de l'être.

-- Pourquoi non ? ai-je répliqué. Si vous n'avez que cela à me dire, laissez-moi. Ou voulez-vous en venir ?

-- Pardon, mon criminel, a-t-il répondu. Deux mots seulement. Voici. Si vous pouviez faire le bonheur d'un pauvre homme, et que cela ne vous coûtât rien, est-ce que vous ne le feriez pas ?

J'ai haussé les épaules.

-- Est-ce que vous arrivez de Charenton ? Vous choisissez un singulier vase pour y puiser du bonheur. Moi, faire le bonheur de quelqu'un !

Il a baissé la voix et pris un air mystérieux, ce qui n'allait pas à sa figure idiote.

-- Oui, criminel, oui bonheur, oui fortune. Tout cela me sera venu de vous. Voici. Je suis un pauvre gendarme. Le service est lourd, la paye est légère ; mon cheval est à moi et me ruine. Or, je mets à la loterie pour contre-balancer. Il faut bien avoir une industrie. Jusqu'ici il ne m'a manqué pour gagner que d'avoir de bons numéros. J'en cherche partout de surs ; je tombe toujours à côté. Je mets le 76 ; il sort le 77. J'ai beau les nourrir, ils ne viennent pas...

-- Un peu de patience, s'il vous plaît ; je suis à la fin.

-- Or, voici une belle occasion pour moi. Il paraît, pardon, criminel, que vous passez aujourd'hui. Il est certain que les morts qu'on fait périr comme cela voient la loterie d'avance. Promettez-moi de venir demain soir, qu'est-ce que cela vous fait ? me donner trois numéros, trois bons. Hein ? -- Je n'ai pas peur des revenants, soyez tranquille. -- Voici mon adresse : Caserne Popincourt, escalier A, n° 26, au fond du corridor. Vous me reconnaîtrez bien, n'est-ce pas ?

-- Venez même ce soir, si cela vous est plus commode.

J'aurais dédaigné de lui répondre, à cet imbécile, si une espérance folle ne m'avait traversé l'esprit. Dans la position désespérée où je suis, on croit par moments qu'on briserait une chaîne avec un cheveu.

-- Ecoute, lui ai-je dit en faisant le comedien autant que le peut faire celui qui va mourir, je puis en effet te rendre plus riche que le roi, te faire gagner des millions. A une condition.

Il ouvrait des yeux stupides.

-- Laquelle ? laquelle ? tout pour vous plaire, mon criminel.

-- Au lieu de trois numeros, je t'en promets quatre. Change d'habits avec moi.

-- Si ce n'est que cela ! s'est-il ecrie en defaisant les premieres agrafes de son uniforme.

Je m'etais leve de ma chaise. J'observais tous ses mouvements, mon coeur palpitait. Je voyais deja les portes s'ouvrir devant l'uniforme de gendarme, et la place, et la rue, et le Palais de Justice derriere moi !

Mais il s'est retourne d'un air indecis.

-- Ah ca ! ce n'est pas pour sortir d'ici ?

J'ai compris que tout etait perdu. Cependant j'ai tente un dernier effort, bien inutile et bien insense !

-- Si fait, lui ai-je dit, mais ta fortune est faite... Il m'a interrompu.

-- Ah bien non ! tiens ! et mes numeros ! Pour qu'ils soient bons, il faut que vous soyez mort.

Je me suis rassis, muet et plus desespere de toute l'esperance que j'avais eue.

XXXIII

J'ai ferme les yeux, et j'ai mis les mains dessus, et j'ai tache d'oublier, d'oublier le present dans le passe. Tandis que je reve, les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse me reviennent un a un, doux, calmes, riants, comme des iles de fleurs sur ce gouffre de pensees noires et confuses qui tourbillonnent dans mon cerveau.

Je me revois enfant, ecolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes freres dans la grandeallee verte de ce jardin sauvage ou ont coule mes premieres annees, ancien enclos de religieuses que domine de sa tete de plomb le sombre dome du Val-de-Grace.

Et puis, quatre ans plus tard, m'y voila encore, toujours enfant, mais deja reveur et passionne. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin.

La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et doree, ses levres rouges et ses joues roses, l'Andalouse

de quatorze ans, Pepa.

Nos meres nous ont dit d'aller courir ensemble : nous sommes venus nous promener.

On nous a dit de jouer, et nous causons, enfants du meme age, non du meme sexe.

Pourtant, il n'y a encore qu'un an, nous courions, nous luttions ensemble. Je disputais a Pepita la plus belle pomme du pommier ; je la frappais pour un nid d'oiseau. Elle pleurait ; je disais : C'est bien fait ! et nous allions tous deux nous plaindre ensemble a nos meres, qui nous donnaient tort tout haut et raison tout bas.

Maintenant elle s'appuie sur mon bras et je suis tout fier et tout emu. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir ; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me parle des petits oiseaux, de l'etoile qu'on voit la-bas, du couchant vermeil derriere les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans. Nous disons des choses innocentes, et nous rougissons tous deux. La petite fille est devenue jeune fille.

Ce soir-la -- c'etait un soir d'ete --, nous etions sous les marronniers, au fond du jardin. Apres un de ces longs silences qui remplissaient nos promenades, elle quitta tout a coup mon bras, et me dit : Courons !

Je la vois encore ; elle etait tout en noir, en deuil de sa grand'mere. Il lui passa par la tete une idee d'enfant, Pepa redevint Pepita, elle me dit : Courons !

Et elle se mit a courir devant moi avec sa taille fine comme le corset d'une abeille et ses petits pieds qui relevaient sa robe jusqu'a mi-jambe. Je la poursuivis, elle fuyait ; le vent de sa course soulevait par moments sa pelerine noire, et me laissait voir son dos brun et frais.

J'etais hors de moi. Je l'atteignis pres du vieux puisard en ruine ; je la pris par la ceinture, du droit de victoire, et je la fis asseoir sur un banc de gazon ; elle ne resista pas. Elle etait essoufflee et riait. Moi, j'etais serieux, et je regardais ses prunelles noires a travers ses cils noirs.

-- Asseyez-vous la, me dit-elle. Il fait encore grand jour, lisons quelque chose. Avez-vous un livre ?

J'avais sur moi le tome second des Voyages de Spallanzani. J'ouvris au hasard, je me rapprochai d'elle, elle appuya son epaule a mon epaule, et nous nous mimes a lire chacun de notre cote, tout bas, la meme page. Avant de tourner le feuillet, elle etait toujours obligee de m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien.

-- Avez-vous fini ? me disait-elle, que j'avais a peine commence.

Cependant nos tetes se touchaient, nos cheveux se melaient, nos haleines peu a peu se rapprocherent, et nos bouches tout a coup.

Quand nous voulumes continuer notre lecture, le ciel etait etoile.

-- Oh ! maman, maman, dit-elle en rentrant, si tu savais comme nous avons couru !

Moi, je gardais le silence.

-- Tu ne dis rien, me dit ma mere, tu as l'air triste.

J'avais le paradis dans le coeur.

C'est une soiree que je me rappellerai toute ma vie.

Toute ma vie !

XXXIV

Une heure vient de sonner. Je ne sais laquelle : j'entends mal le marteau de l'horloge. Il me semble que j'ai un bruit d'orgue dans les oreilles ; ce sont mes dernieres pensees qui bourdonnent.

A ce moment supreme ou je me recueille dans mes souvenirs, j'y retrouve mon crime avec horreur ; mais je voudrais me repentir davantage encore. J'avais plus de remords avant ma condamnation ; depuis, il semble qu'il n'y ait plus de place que pour les pensees de mort. Pourtant, je voudrais bien me repentir beaucoup.

Quand j'ai reve une minute a ce qu'il y a de passe dans ma vie, et que j'en reviens au coup de hache qui doit la terminer tout a l'heure, je frissonne comme d'une chose nouvelle. Ma belle enfance ! ma belle jeunesse ! etoffe doree dont l'extremite est sanglante. Entre alors et a present il y a une riviere de sang ; le sang de l'autre et le mien.

Si on lit un jour mon histoire, apres tant d'annees d'innocence et de bonheur, on ne voudra pas croire a cette annee execrable, qui s'ouvre par un crime et se clot par un supplice ; elle aura l'air depareillee.

Et pourtant, miserables lois et miserables hommes, je n'etais pas un mechant !

Oh ! mourir dans quelques heures, et penser qu'il y a un an, a pareil jour, j'etais libre et pur, que je faisais mes promenades d'automne, que j'errais sous les arbres, et que je marchais dans les feuilles !

XXXV

En ce moment meme, il y a tout aupres de moi, dans ces maisons qui font cercle autour du Palais et de la Greve, et partout dans Paris, des hommes qui vont et viennent, causent et rient, lisent le journal, pensent a leurs affaires ; des marchands qui vendent ; des jeunes filles qui preparent leurs robes de bal pour ce soir ; des meres qui jouent avec leurs enfants !

XXXVI

Je me souviens qu'un jour, etant enfant, j'allai voir le bourdon de Notre-Dame.

J'etais deja etourdi d'avoir monte le sombre escalier en colimacon, d'avoir parcouru la frele galerie qui lie les deux tours, d'avoir eu Paris sous les pieds, quand j'entrai dans la cage de pierre et de charpente ou pend le bourdon avec son battant, qui pese un millier.

J'avancai en tremblant sur les planches mal jointes, regardant a distance cette cloche si fameuse parmi les enfants et le peuple de Paris, et ne remarquant pas sans effroi que les auvents couverts d'ardoises qui entourent le clocher de leurs plans inclines etaient au niveau de mes pieds. Dans les intervalles, je voyais, en quelque sorte a vol d'oiseau, la place du Parvis-Notre-Dame, et les passants comme des fourmis.

Tout a coup l'enorme cloche tinta ; une vibration profonde remua l'air, fit osciller la lourde tour. Le plancher sautait sur les poutres. Le bruit faillit me renverser ; je chancelai, pret a tomber, pret a glisser sur les auvents d'ardoises en pente. De terreur, je me couchai sur les planches, les serrant etroitement de mes deux bras, sans parole, sans haleine, avec ce formidable tintement dans les oreilles, et, sous les yeux, ce precipice, cette place profonde ou se croisaient tant de passants paisibles et envies.

Eh bien ! il me semble que je suis encore dans la tour du bourdon. C'est tout ensemble un etourdissement et un eblouissement. Il y a comme un bruit de cloche qui ebranle les cavites de mon cerveau, et autour de moi je n'apercois plus cette vie plane et tranquille que j'ai quittee, et ou les autres hommes cheminent encore, que de loin et a travers les crevasses d'un abime.

XXXVII

L'Hotel de Ville est un edifice sinistre.

Avec son toit aigu et roide, son clocheton bizarre, son grand cadran blanc, ses etages a petites colonnes, ses mille croisees, ses escaliers uses par les pas, ses deux arches a droite et a gauche, il est la, de plain-pied avec la Greve ; sombre, lugubre, la face toute rongee de vieillesse, et si noir qu'il est noir au soleil.

Les jours d'execution, il vomit des gendarmes de toutes ses portes, et regarde le condamne avec toutes ses fenetres.

Et le soir, son cadran, qui a marque l'heure, reste lumineux sur sa facade tenebreuse.

XXXVIII

Il est une heure et quart.

Voici ce que j'éprouve maintenant :

Une violente douleur de tête. Les reins froids, le front brûlant. Chaque fois que je me lève ou que je me penche, il me semble qu'il y a un liquide qui flotte dans mon cerveau, et qui fait battre ma cervelle contre les parois du crâne.

J'ai des tressaillements convulsifs, et de temps en temps la plume tombe de mes mains comme par une secousse galvanique.

Les yeux me cuisent comme si j'étais dans la fumée.

J'ai mal dans les coudes.

Encore deux heures et quarante-cinq minutes, et je serai guéri.

XXXIX

Ils disent que ce n'est rien, qu'on ne souffre pas, que c'est une fin douce, que la mort de cette façon est bien simplifiée.

Eh ! qu'est-ce donc que cette agonie de six semaines et ce râle de tout un jour ? Qu'est-ce que les angoisses de cette journée irréparable, qui s'écoule si lentement et si vite ? Qu'est-ce que cette échelle de tortures qui aboutit à l'échafaud ?

Apparemment ce n'est pas la souffrir.

Ne sont-ce pas les mêmes convulsions, que le sang s'épuise goutte à goutte, ou que l'intelligence s'éteigne pensée à pensée ?

Et puis, on ne souffre pas, en sont-ils sûrs ? Qui le leur a dit ? Conte-t-on que jamais une tête coupée se soit dressée sanglante au bord du panier et qu'elle ait crié au peuple : Cela ne fait pas de mal !

Y a-t-il des morts de leur façon qui soient venus les remercier et leur dire : C'est bien inventé. Tenez-vous-en là. La mécanique est bonne.

Est-ce Robespierre ? Est-ce Louis XVI ?...

Non, rien ! moins qu'une minute, moins qu'une seconde, et la chose est faite. -- Se sont-ils jamais mis, seulement en pensée, à la place de celui qui est là, au moment où le lourd tranchant qui tombe mord la chair, rompt les nerfs, brise les vertèbres... Mais quoi ! une demi-seconde ! la douleur est escamotée...

Horreur !

XL

Il est singulier que je pense sans cesse au roi. J'ai beau faire, beau secouer la tête, j'ai une voix dans l'oreille qui me dit toujours :

-- Il y a dans cette même ville, à cette même heure, et pas bien loin d'ici, dans un autre palais, un homme qui a aussi des gardes à toutes ses portes, un homme unique comme toi dans le peuple, avec cette différence qu'il est aussi haut que tu es bas. Sa vie entière, minute par minute, n'est que gloire, grandeur, délices, enivrement. Tout est autour de lui amour, respect, vénération. Les voix les plus hautes deviennent basses en lui parlant et les fronts les plus fiers ploient. Il n'a que de la soie et de l'or sous les yeux. À cette heure, il tient quelque conseil de ministres ou tous sont de son avis, ou bien songe à la chasse de demain, au bal de ce soir, sur que la fête viendra à l'heure, et laissant à d'autres le travail de ses plaisirs. Eh bien ! cet homme est de chair et d'os comme toi !

-- Et pour qu'à l'instant même l'horrible échafaud s'écroulat, pour que tout te fut rendu, vie, liberté, fortune, famille, il suffirait qu'il écrivit avec cette plume les sept lettres de son nom au bas d'un morceau de papier, ou même que son carrosse rencontrât ta charrette !

-- Et il est bon, et il ne demanderait pas mieux peut-être, et il n'en sera rien !

XLI

Eh bien donc ! ayons courage avec la mort, prenons cette horrible idée à deux mains, et considérons-la en face. Demandons-lui compte de ce qu'elle est, sachons ce qu'elle nous veut, retournons-la en tous sens, épelons l'énigme, et regardons d'avance dans le tombeau.

Il me semble que, dès que mes yeux seront fermés, je verrai une grande clarté et des abîmes de lumière ou mon esprit roulera sans fin. Il me semble que le ciel sera lumineux de sa propre essence, que les astres y feront des taches obscures, et qu'au lieu d'être comme pour les yeux vivants des paillettes d'or sur du velours noir, ils sembleront des points noirs sur du drap d'or.

Ou bien, misérable que je suis, ce sera peut-être un gouffre hideux, profond, dont les parois seront tapissées de ténèbres, et où je tomberai sans cesse en voyant des formes remuer dans l'ombre.

Ou bien, en m'éveillant après le coup, je me trouverai peut-être sur quelque surface plane et humide, rampant dans l'obscurité et tournant sur moi-même comme une tête qui roule. Il me semble qu'il y aura un grand vent qui me poussera, et que je serai heurté çà et là par d'autres têtes roulantes. Il y aura par places des mares et des

ruisseaux d'un liquide inconnu et tiede ; tout sera noir. Quand mes yeux, dans leur rotation, seront tournes en haut, ils ne verront qu'un ciel d'ombre, dont les couches epaisses peseront sur eux, et au loin dans le fond de grandes arches de fumee plus noires que les tenebres. Ils verront aussi voltiger dans la nuit de petites etincelles rouges, qui, en s'approchant, deviendront des oiseaux de feu. Et ce sera ainsi toute l'eternite.

Il se peut bien aussi qu'a certaines dates les morts de la Greve se rassemblent par de noires nuits d'hiver sur la place qui est a eux. Ce sera une foule pale et sanglante, et je n'y manquerai pas. Il n'y aura pas de lune, et l'on parlera a voix basse. L'Hotel de Ville sera la, avec sa facade vermoulue, son toit dechiquete, et son cadran qui aura ete sans pitie pour tous. Il y aura sur la place une guillotine de l'enfer ou un demon executera un bourreau ; ce sera a quatre heures du matin. A notre tour nous ferons foule autour.

Il est probable que cela est ainsi. Mais si ces morts-la reviennent, sous quelle forme reviennent-ils ? Que gardent-ils de leur corps incomplet et mutile ? Que choisissent-ils ? Est-ce la tete ou le tronc qui est spectre ?

Helas ! qu'est-ce que la mort fait avec notre ame ? quelle nature lui laisse-t-elle ? qu'a-t-elle a lui prendre ou a lui donner ? ou la met-elle ? lui prete-t-elle quelquefois des yeux de chair pour regarder sur la terre et pleurer ?

Ah ! un pretre ! un pretre qui sache cela ! Je veux un pretre, et un crucifix a baiser !

Mon Dieu, toujours le meme !

XLII

Je l'ai prie de me laisser dormir, et je me suis jete sur le lit.

En effet, j'avais un flot de sang dans la tete, qui m'a fait dormir. C'est mon dernier sommeil, de cette espece.

J'ai fait un reve.

J'ai reve que c'etait la nuit. Il me semblait que j'etais dans mon cabinet avec deux ou trois de mes amis, je ne sais plus lesquels.

Ma femme etait couchee dans la chambre a coucher, a cote, et dormait avec son enfant.

Nous parlions a voix basse, mes amis et moi, et ce que nous disions nous effrayait.

Tout a coup il me sembla entendre un bruit quelque part dans les autres pieces de l'appartement ; un bruit faible, etrange, indetermine.

Mes amis avaient entendu comme moi. Nous ecoutames ; c'etait comme une

serrure qu'on ouvre sourdement, comme un verrou qu'on scie a petit bruit.

Il y avait quelque chose qui nous glaçait ; nous avions peur. Nous pensames que peut-etre c'etaient des voleurs qui s'etaient introduits chez moi, a cette heure si avancee de la nuit.

Nous resolumes d'aller voir. Je me levai, je pris la bougie. Mes amis me suivaient, un a un.

Nous traversames la chambre a coucher, a cote. Ma femme dormait avec son enfant.

Puis nous arrivames dans le salon. Rien. Les portraits etaient immobiles dans leurs cadres d'or sur la tenture rouge. Il me sembla que la porte du salon a la salle a manger n'etait point a sa place ordinaire.

Nous entrames dans la salle a manger ; nous en fimes le tour. Je marchais le premier. La porte sur l'escalier etait bien fermee, les fenetres aussi. Arrive pres du poele, je vis que l'armoire au linge etait ouverte, et que la porte de cette armoire etait tiree sur l'angle du mur, comme pour le cacher.

Cela me surprit. Nous pensames qu'il y avait quelqu'un derriere la porte.

Je portai la main a cette porte pour refermer l'armoire ; elle resista. Etonne, je tirai plus fort, elle ceda brusquement, et nous decouvrimes une petite vieille, les mains pendantes, les yeux fermes, immobile, debout, et comme collee dans l'angle du mur.

Cela avait quelque chose de hideux, et mes cheveux se dressent d'y penser.

Je demandai a la vieille :

-- Que faites-vous la ?

Elle ne repondit pas.

Je lui demandai :

-- Qui etes-vous ?

Elle ne repondit pas, ne bougea pas, et resta les yeux fermes.

Mes amis dirent :

-- C'est sans doute la complice de ceux qui sont entres avec de mauvaises pensees ; ils se sont echappes en nous entendant venir ; elle n'aura pu fuir, et s'est cachee la.

Je l'ai interrogee de nouveau ; elle est demee sans voix, sans mouvement, sans regard.

Un de nous l'a poussee a terre, elle est tombee.

Elle est tombee tout d'une piece, comme un morceau de bois, comme une

chose morte.

Nous l'avons remuee du pied, puis deux de nous l'ont relevee et de nouveau appuyee au mur. Elle n'a donne aucun signe de vie. On lui a crie dans l'oreille, elle est restee muette comme si elle etait sourde.

Cependant, nous perdions patience, et il y avait de la colere dans notre terreur. Un de nous m'a dit :

-- Mettez-lui la bougie sous le menton.

Je lui ai mis la meche enflammee sous le menton. Alors elle a ouvert un oeil a demi, un oeil vide, terne, affreux, et qui ne regardait pas.

J'ai ote la flamme et j'ai dit :

-- Ah ! enfin ! repondras-tu, vieille sorciere ? Qui es-tu ?

L'oeil s'est referme comme de lui-meme.

-- Pour le coup, c'est trop fort, ont dit les autres. Encore la bougie ! encore ! il faudra bien qu'elle parle.

J'ai replace la lumiere sous le menton de la vieille.

Alors, elle a ouvert ses deux yeux lentement, nous a regardes tous les uns apres les autres, puis, se baissant brusquement, a souffle la bougie avec un souffle glace. Au meme moment j'ai senti trois dents aigues s'imprimer sur ma main dans les tenebres.

Je me suis reveille, frissonnant et baigne d'une sueur froide.

Le bon aumonier etait assis au pied de mon lit, et lisait des prieres.

-- Ai-je dormi longtemps ? lui ai-je demande.

-- Mon fils, m'a-t-il dit, vous avez dormi une heure. On vous a amene votre enfant. Elle est la dans la piece voisine qui vous attend. Je n'ai pas voulu qu'on vous eveillat.

-- Oh ! ai-je crie. Ma fille ! qu'on m'amene ma fille !

XLIII

Elle est fraiche, elle est rose, elle a de grands yeux, elle est belle !

On lui a mis une petite robe qui lui va bien.

Je l'ai prise, je l'ai enlevee dans mes bras, je l'ai assise sur mes genoux, je l'ai baissee sur ses cheveux.

Pourquoi pas avec sa mere ? -- Sa mere est malade, sa grand'mere aussi. C'est bien.

Elle me regardait d'un air étonné. Caressee, embrassée, dévorée de baisers et se laissant faire, mais jetant de temps en temps un coup d'oeil inquiet sur sa bonne, qui pleurait dans le coin.

Enfin j'ai pu parler.

-- Marie ! ai-je dit, ma petite Marie !

Je la serrais violemment contre ma poitrine enflée de sanglots. Elle a poussé un petit cri.

-- Oh ! vous me faites du mal, monsieur, m'a-t-elle dit.

Monsieur ! il y a bientôt un an qu'elle ne m'a vu, la pauvre enfant. Elle m'a oublié, visage, parole, accent ; et puis, qui me reconnaîtrait avec cette barbe, ces habits et cette pâleur ? Quoi ! déjà effacé de cette mémoire, la seule où j'eusse voulu vivre ! Quoi ! déjà plus père ! être condamné à ne plus entendre ce mot, ce mot de la langue des enfants, si doux qu'il ne peut rester dans celle des hommes : papa !

Et pourtant l'entendre de cette bouche, encore une fois, une seule fois, voilà tout ce que j'eusse demandé pour les quarante ans de vie qu'on me prend.

-- Écoute, Marie, lui ai-je dit en joignant ses deux petites mains dans les miennes, est-ce que tu ne me connais point ?

Elle m'a regardé avec ses beaux yeux, et a répondu :

-- Ah bien non !

-- Regarde bien, ai-je répété. Comment, tu ne sais pas qui je suis ?

-- Si, a-t-elle dit. Un monsieur.

Helas ! n'aimer ardemment qu'un seul être au monde, l'aimer avec tout son amour, et l'avoir devant soi, qui vous voit et vous regarde, vous parle et vous répond et ne vous connaît pas ! Ne vouloir de consolation que de lui, et qu'il soit le seul qui ne sache pas qu'il vous en faut parce que vous allez mourir !

-- Marie, ai-je repris, as-tu un papa ?

-- Oui, monsieur, a dit l'enfant.

-- Eh bien, où est-il ?

Elle a levé ses grands yeux étonnés.

-- Ah ! vous ne savez donc pas ? il est mort.

Puis elle a crié ; j'avais failli la laisser tomber.

-- Mort ! disais-je. Marie, sais-tu ce que c'est qu'être mort ?

-- Oui, monsieur, a-t-elle répondu. Il est dans la terre et dans le ciel.

Elle a continue d'elle-meme :

-- Je prie le bon Dieu pour lui matin et soir sur les genoux de maman.

Je l'ai baisée au front.

-- Marie, dis-moi ta priere.

-- Je ne peux pas, monsieur. Une priere, cela ne se dit pas dans le jour. Venez ce soir dans ma maison ; je la dirai.

C'etait assez de cela. Je l'ai interrompue.

-- Marie, c'est moi qui suis ton papa.

-- Ah ! m'a-t-elle dit.

J'ai ajoute : -- Veux-tu que je sois ton papa ? L'enfant s'est detournee.

-- Non, mon papa etait bien plus beau.

Je l'ai couverte de baisers et de larmes. Elle a cherche a se degager de mes bras en criant :

-- Vous me faites mal avec votre barbe.

Alors, je l'ai replacee sur mes genoux, en la couvant des yeux, et puis je l'ai questionnee.

-- Marie, sais-tu lire ?

-- Oui, a-t-elle repondu. Je sais bien lire. Maman me fait lire mes lettres.

-- Voyons, lis un peu, lui ai-je dit en lui montrant un papier qu'elle tenait chiffonne dans une de ses petites mains.

Elle a hoche sa jolie tete.

-- Ah bien ! je ne sais lire que des fables.

-- Essaie toujours. Voyons, lis.

Elle a deploye le papier, et s'est mise a epeler avec son doigt :

-- A, R, ar, R, E, T, ret, ARRET...

Je lui ai arrache cela des mains. C'est ma sentence de mort qu'elle me lisait. Sa bonne avait eu le papier pour un sou. Il me coutait plus cher, a moi.

Il n'y a pas de paroles pour ce que j'eprouvais. Ma violence l'avait effrayee ; elle pleurait presque. Tout a coup elle m'a dit :

-- Rendez-moi donc mon papier ; tiens ! c'est pour jouer.

Je l'ai remise a sa bonne.

-- Emportez-la.

Et je suis retombe sur ma chaise, sombre, desert, desespere. A present ils devraient venir ; je ne tiens plus a rien ; la derniere fibre de mon coeur est brisee. Je suis bon pour ce qu'ils vont faire.

XLIV

Le pretre est bon, le geolier aussi. Je crois qu'ils ont verse une larme quand j'ai dit qu'on m'emportat mon enfant.

C'est fait. Maintenant il faut que je me roidisse en moi-meme, et que je pense fermement au bourreau, a la charrette, aux gendarmes, a la foule sur le pont, a la foule sur le quai, a la foule aux fenetres, et a ce qu'il y aura expres pour moi sur cette lugubre place de Greve, qui pourrait etre pavee des tetes qu'elle a vu tomber.

Je crois que j'ai encore une heure pour m'habituer a tout cela.

XLV

Tout ce peuple rira, battra des mains, applaudira. Et parmi tous ces hommes, libres et inconnus des geoliers, qui courent pleins de joie a une execution, dans cette foule de tetes qui couvrira la place, il y aura plus d'une tete predestinee qui suivra la mienne tot ou tard dans le panier rouge. Plus d'un qui y vient pour moi y viendra pour soi.

Pour ces etres fatals il y a sur un certain point de la place de Greve un lieu fatal, un centre d'attraction, un piege. Ils tournent autour jusqu'a ce qu'ils y soient.

XLVI

Ma petite Marie ! -- On l'a remmenee jouer ; elle regarde la foule par la portiere du fiacre, et ne pense deja plus a ce monsieur.

Peut-etre aurais-je encore le temps d'ecrire quelques pages pour elle, afin qu'elle les lise un jour, et qu'elle pleure dans quinze ans pour aujourd'hui.

Oui, il faut qu'elle sache par moi mon histoire, et pourquoi le nom que je lui laisse est sanglant.

XLVII

MON HISTOIRE.

Note de l'editeur. -- On n'a pu encore retrouver les feuillets qui se rattachaient a celui-ci. Peut-etre, comme ceux qui suivent semblent l'indiquer, le condamne n'a-t-il pas eu le temps de les ecrire. Il etait tard quand cette pensee lui est venue.

XLVIII

D'une chambre de l'Hotel de Ville.

De l'Hotel de Ville !... -- Ainsi j'y suis. Le trajet execrable est fait. La place est la, et au-dessous de la fenetre l'horrible peuple qui aboie, et m'attend, et rit.

J'ai eu beau me roidir, beau me crisper, le coeur m'a failli. Quand j'ai vu au-dessus des tetes ces deux bras rouges avec leur triangle noir au bout, dressees entre les deux lanternes du quai, le coeur m'a failli. J'ai demande a faire une derniere declaration. On m'a depose ici, et l'on est alle chercher quelque procureur du roi. Je l'attends, c'est toujours cela de gagne.

Voici.

Trois heures sonnaient, on est venu m'avertir qu'il etait temps. J'ai tremble, comme si j'eusse pense a autre chose depuis six heures, depuis six semaines, depuis six mois. Cela m'a fait l'effet de quelque chose d'inattendu.

Ils m'ont fait traverser leurs corridors et descendre leurs escaliers. Ils m'ont pousse entre deux guichets du rez-de-chaussee, salle sombre, etroite, voutee, a peine eclairee d'un jour de pluie et de brouillard. Une chaise etait au milieu. Ils m'ont dit de m'asseoir ; je me suis assis.

Il y avait pres de la porte et le long des murs quelques personnes debout, outre le pretre et les gendarmes, et il y avait aussi trois hommes.

Le premier, le plus grand, le plus vieux, etait gras et avait la face rouge. Il portait une redingote et un chapeau a trois cornes deforme. C'etait lui.

C'etait le bourreau, le valet de la guillotine. Les deux autres etaient ses valets, a lui.

A peine assis, les deux autres se sont approches de moi, par derriere, comme des chats ; puis tout a coup j'ai senti un froid d'acier dans mes cheveux, et les ciseaux ont grince a mes oreilles.

Mes cheveux, coupes au hasard, tombaient par mechés sur mes epaules,

et l'homme au chapeau a trois cornes les epoussetait doucement avec sa grosse main.

Autour, on parlait a voix basse.

Il y avait un grand bruit au dehors, comme un fremissement qui ondulait dans l'air. J'ai cru d'abord que c'etait la riviere ; mais, a des rires qui eclataient, j'ai reconnu que c'etait la foule.

Un jeune homme, pres de la fenetre, qui ecrivait, avec un crayon, sur un portefeuille, a demande a un des guichetiers comment s'appelait ce qu'on faisait la.

-- La toilette du condamne, a repondu l'autre.

J'ai compris que cela serait demain dans le journal.

Tout a coup l'un des valets m'a enleve ma veste, et l'autre a pris mes deux mains qui pendaient, les a ramenees derriere mon dos, et j'ai senti les noeuds d'une corde se rouler lentement autour de mes poignets rapproches. En meme temps, l'autre detachait ma cravate. Ma chemise de batiste, seul lambeau qui me restait du moi d'autrefois, l'a fait en quelque sorte hesiter un moment ; puis il s'est mis a en couper le col.

A cette precaution horrible, au saisissement de l'acier qui touchait mon cou, mes coudes ont tressailli, et j'ai laisse echapper un rugissement etouffe. La main de l'executeur a tremble.

-- Monsieur, m'a-t-il dit, pardon ! Est-ce que je vous ai fait mal ?

Ces bourreaux sont des hommes tres doux. La foule hurlait plus haut au dehors. Le gros homme au visage bourgeonne m'a offert a respirer un mouchoir imbibé de vinaigre.

-- Merci, lui ai-je dit de la voix la plus forte que j'ai pu, c'est inutile ; je me trouve bien.

Alors l'un d'eux s'est baisse et m'a lie les deux pieds, au moyen d'une corde fine et lache, qui ne me laissait a faire que de petits pas. Cette corde est venue se rattacher a celle de mes mains.

Puis le gros homme a jete la veste sur mon dos, et a noue les manches ensemble sous mon menton. Ce qu'il y avait a faire la etait fait.

Alors le pretre s'est approche avec son crucifix.

-- Allons, mon fils, m'a-t-il dit.

Les valets m'ont pris sous les aisselles. Je me suis leve, j'ai marche. Mes pas etaient mous et flechissaient comme si j'avais eu deux genoux a chaque jambe.

En ce moment la porte exterieure s'est ouverte a deux battants. Une clameur furieuse et l'air froid et la lumiere blanche ont fait irruption jusqu'a moi dans l'ombre. Du fond du sombre guichet, j'ai vu brusquement tout a la fois, a travers la pluie, les mille tetes hurlantes du peuple entassees pele-mele sur la rampe du grand escalier du Palais ; a droite, de plain-pied avec le seuil, un rang de chevaux

de gendarmes, dont la porte basse ne me decouvrait que les pieds de devant et les poitrails ; en face, un detachement de soldats en bataille ; a gauche, l'arriere d'une charrette, auquel s'appuyait une roide echelle. Tableau hideux, bien encadre dans une porte de prison.

C'est pour ce moment redoute que j'avais garde mon courage. J'ai fait trois pas, et j'ai paru sur le seuil du guichet.

-- Le voila ! le voila ! a crie la foule. Il sort ! enfin !

Et les plus pres de moi battaient des mains. Si fort qu'on aime un roi, ce serait moins de fete.

C'etait une charrette ordinaire, avec un cheval etique, et un charretier en sarrau bleu a dessins rouges, comme ceux des maraichers des environs de Bicetre.

Le gros homme en chapeau a trois cornes est monte le premier.

-- Bonjour, monsieur Samson ! criaient des enfants pendus a des grilles.

Un valet l'a suivi.

-- Bravo, Mardi ! ont crie de nouveau les enfants.

Ils se sont assis tous deux sur la banquette de devant.

C'etait mon tour. J'ai monte d'une allure assez ferme.

-- Il va bien ! a dit une femme a cote des gendarmes.

Cet atroce eloge m'a donne du courage. Le pretre est venu se placer aupres de moi. On m'avait assis sur la banquette de derriere, le dos tourne au cheval. J'ai fremi de cette derniere attention.

Ils mettent de l'humanite la dedans.

J'ai voulu regarder autour de moi. Gendarmes devant, gendarmes derriere ; puis de la foule, de la foule, et de la foule ; une mer de tetes sur la place.

Un piquet de gendarmerie a cheval m'attendait a la porte de la grille du Palais.

L'officier a donne l'ordre. La charrette et son cortege se sont mis en mouvement, comme poussees en avant par un hurlement de la populace.

On a franchi la grille. Au moment ou la charrette a tourne vers le Pont-au-Change, la place eclate en bruit, du pave aux toits, et les ponts et les quais ont repondu a faire un tremblement de terre.

C'est la que le piquet qui attendait s'est rallie a l'escorte.

-- Chapeaux bas ! chapeaux bas ! criaient mille bouches ensemble. Comme pour le roi.

Alors j'ai ri horriblement aussi, moi, et j'ai dit au pretre :

-- Eux les chapeaux, moi la tete.

On allait au pas.

Le quai aux Fleurs embaumait ; c'est jour de marche. Les marchandes ont quitte leurs bouquets pour moi.

Vis-a-vis, un peu avant la tour carree qui fait le coin du Palais, il y a des cabarets, dont les entresols etaient pleins de spectateurs heureux de leurs belles places, surtout des femmes. La journee doit etre bonne pour les cabaretiers.

On louait des tables, des chaises, des echafaudages, des charrettes. Tout pliait de spectateurs. Des marchands de sang humain criaient a tue-tete :

-- Qui veut des places ?

Une rage m'a pris contre ce peuple. J'ai eu envie de leur crier :

-- Qui veut la mienne ?

Cependant la charrette avançait. A chaque pas qu'elle faisait, la foule se demolissait derriere elle, et je la voyais de mes yeux egares qui s'allait reformer plus loin sur d'autres points de mon passage.

En entrant sur le Pont-au-Change, j'ai par hasard jete les yeux a ma droite en arriere. Mon regard s'est arrete sur l'autre quai, au-dessus des maisons, a une tour noire, isolee, herissee de sculptures, au sommet de laquelle je voyais deux monstres de pierre assis de profil. Je ne sais pourquoi j'ai demande au pretre ce que c'etait que cette tour.

-- Saint-Jacques-la-Boucherie, a repondu le bourreau.

J'ignore comment cela se faisait ; dans la brume, et malgre la pluie fine et blanche qui rayait l'air comme un reseau de fils d'araignee, rien de ce qui se passait autour de moi ne m'a echappe. Chacun de ces details m'apportait sa torture. Les mots manquent aux emotions.

Vers le milieu de ce Pont-au-Change, si large et si encombre que nous cheminions a grand'peine, l'horreur m'a pris violemment. J'ai craint de defaillir, derniere vanite ! Alors je me suis etourdi moi-meme pour etre aveugle et pour etre sourd a tout, excepte au pretre, dont j'entendais a peine les paroles, entrecoupees de rumeurs.

J'ai pris le crucifix et je l'ai baise.

-- Ayez pitie de moi, ai-je dit, o mon Dieu ! Et j'ai tache de m'abimer dans cette pensee.

Mais chaque cahot de la dure charrette me secouait. Puis tout a coup je me suis senti un grand froid. La pluie avait traverse mes vetements, et mouillait la peau de ma tete a travers mes cheveux coupes et courts.

-- Vous tremblez de froid, mon fils ? m'a demande le pretre.

-- Oui, ai-je repondu.

Helas ! pas seulement de froid.

Au detour du pont, des femmes m'ont plaint d'etre si jeune.

Nous avons pris le fatal quai. Je commençais a ne plus voir, a ne plus entendre. Toutes ces voix, toutes ces tetes aux fenetres, aux portes, aux grilles des boutiques, aux branches des lanternes ; ces spectateurs avides et cruels ; cette foule ou tous me connaissent et ou je ne connais personne ; cette route pavee et muree de visages humains... J'etais ivre, stupide, insense. C'est une chose insupportable que le poids de tant de regards appuyes sur vous.

Je vacillais donc sur le banc, ne pretant meme plus d'attention au pretre et au crucifix.

Dans le tumulte qui m'enveloppait, je ne distinguais plus les cris de pitie des cris de joie, les rires des plaintes, les voix du bruit ; tout cela etait une rumeur qui resonait dans ma tete comme dans un echo de cuivre.

Mes yeux lisaient machinalement les enseignes des boutiques.

Une fois l'etrange curiosite me prit de tourner la tete et de regarder vers quoi j'avancais. C'etait une derniere bravade de l'intelligence. Mais le corps ne voulut pas ; ma nuque resta paralysee et d'avance comme morte.

J'entrevis seulement de cote, a ma gauche, au-dela de la riviere, la tour de Notre-Dame, qui, vue de la, cache l'autre. C'est celle ou est le drapeau. Il y avait beaucoup de monde, et qui devait bien voir.

Et la charrette allait, allait, et les boutiques passaient, et les enseignes se succedaient, ecrites, peintes, dorees, et la populace riait et trepignait dans la boue, et je me laissais aller, comme a leurs reves ceux qui sont endormis.

Tout a coup la serie des boutiques qui occupait mes yeux s'est coupee a l'angle d'une place ; la voix de la foule est devenue plus vaste, plus glapissante, plus joyeuse encore ; la charrette s'est arretee subitement, et j'ai failli tomber la face sur les planches. Le pretre m'a soutenu. -- Courage ! a-t-il murmure. Alors on a apporte une echelle a l'arriere de la charrette ; il m'a donne le bras, je suis descendu, puis j'ai fait un pas, puis je me suis retourne pour en faire un autre, et je n'ai pu. Entre les deux lanternes du quai j'avais vu une chose sinistre.

Oh ! c'etait la realite !

Je me suis arrete, comme chancelant deja du coup.

-- J'ai une derniere declaration a faire ! ai-je crie faiblement.

On m'a monte ici.

J'ai demande qu'on me laissat ecrire mes dernieres volontes. Ils m'ont delie les mains, mais la corde est ici, toute prete, et le reste est en bas.

XLIX

Un juge, un commissaire, un magistrat, je ne sais de quelle espece, vient de venir. Je lui ai demande ma grace en joignant les deux mains et en me trainant sur les deux genoux. Il m'a repondu, en souriant fatalement, si c'est la tout ce que j'avais a lui dire.

-- Ma grace ! ma grace ! ai-je repete, ou, par pitie, cinq minutes encore !

Qui sait ? elle viendra peut-etre ! Cela est si horrible, a mon age, de mourir ainsi ! Des graces qui arrivent au dernier moment, on l'a vu souvent. Et a qui fera-t-on grace, monsieur, si ce n'est a moi ?

Cet execrable bourreau ! il s'est approche du juge pour lui dire que l'execution devait etre faite a une certaine heure, que cette heure approchait, qu'il etait responsable, que d'ailleurs il pleut et que cela risque de se rouiller.

-- Eh, par pitie ! une minute pour attendre ma grace ! ou je me defends, je mords !

Le juge et le bourreau sont sortis. Je suis seul. Seul avec deux gendarmes.

Oh ! l'horrible peuple avec ses cris d'hyene ! -- Qui sait si je ne lui echapperai pas ? si je ne serai pas sauve ? si ma grace ?... Il est impossible qu'on ne me fasse pas grace !

Ah ! les miserables ! il me semble qu'on monte l'escalier...

QUATRE HEURES.

NOTES

DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

1829

Nous donnons ci-jointe, pour les personnes curieuses de cette sorte de litterature, la chanson d'argot avec l'explication en regard, d'apres une copie que nous avons trouvee dans les papiers du condamne, et dont ce fac-simile reproduit tout, orthographe et ecriture. La signification des mots etait ecrite de la main du condamne ; il y a aussi dans le dernier couplet deux vers intercales qui semblent de son ecriture ; le reste de la complainte est d'une autre main. Il est probable que, frappe de cette chanson, mais ne se la rappelant qu'imparfaitement, il avait cherche a se la procurer, et que copie lui en avait ete donnee par quelque calligraphe de la geole.

La seule chose que ce fac-simile ne reproduise pas, c'est l'aspect du papier de la copie, qui est jaune, sordide et rompu a ses plis.

NOTES DU DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

1881

Le manuscrit original du Dernier Jour d'un condamne porte en marge de la premiere page :

Mardi 14 octobre 1828.

Au bas de la derniere page :

Nuit du 25 decembre 1828 au 26. -- 3 heures du matin.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE ***

This file should be named 7ldrj10.txt or 7ldrj10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ldrj11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ldrj10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an

announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South

Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE

OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent

form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors);
OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses. Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*